

# Rock News

HORS  
SERIE

# SPECIAL THE Rolling Stones

FILMS  
DISQUES  
LIVRES

PAR  
Lisa ROBINSON  
Patti SMITH  
Lester BANGS  
BRUXELLES 76

5fr

# SOMMAIRE

Article	Page	Photo
Gouverneur	1	M. Estéban
Colosse et salamandre Lester Bangs	3-4-5-6-7	D. Tarlé
Discographie	8-9	
Filles	10	
Livres	11	
Pierre Bengat		
Photos	12-13	D. Tarlé
Jagger Rockabilly	14-15-16	C. Gassian
Liza Robinson		D. Tarlé
Chromosomes	17-18-19	D. Tarlé
Pain Smith	20-21	
Bruxelles 70	22-23	J. Meuser M. Estéban

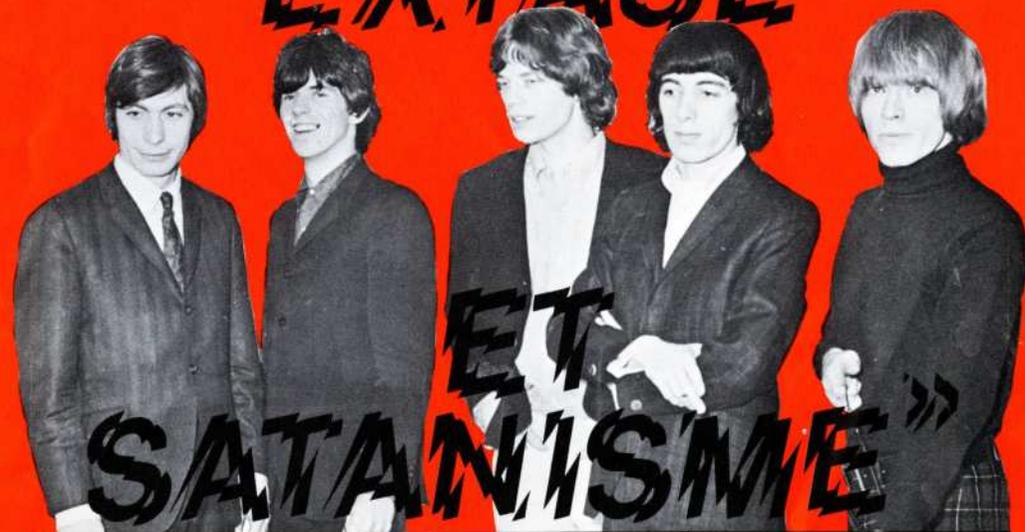
Special Thanks to Lisa et Richard Robinson, Pam Smith, Lester Bangs et Dominique L'Herminier pour les articles et photos, et notamment R.H. dans le programme pour obtenir les LIZZY MERCER et MARSHALL STERNE. Magazine créé par le SEUL SEAN 1969-88 GUYANA.

Directeur de Publication, Rédacteur en chef : MICHEL ESTÉBAN  
 Directeur artistique : LIZZY MERCIER  
 Secrétaire de rédaction : DIDIER ESTÉBAN  
 Mise en pages : PIERRE DUCLOS

Administration : 13 rue des Minimes 75012 PARIS - FRANCE  
 Téléphone : 33 1 46 22 11 11  
 Abonnements : 4 F  
 Abonnements en us : 15 F  
 N° d'impression gratuite : 57226  
 Imprimeur : IMPRIMERIE GRAPHIQUE - 325 rue de Charlevoix - 75012 PARIS - Tél. : 369 44 45  
 Distribution N.M.P.P.  
 Correspondant - Los Angeles : RICHARD CREAMER

Les Stones de 62 à 72  
 par LESTER BANGS

# « EXTASE



Si vous aimez le Rock'n Roll, ou même si vous ne l'aimez pas mais vous demandez simplement comment une si grande diversité d'orientations musicales peut se trouver réunie dans un seul style, alors vous devez savoir que les Rolling Stones sont la vivante personnification du Rock'n Roll et de tout ce dont nous parlons ici. Pour leur dernière tournée aux Etats-Unis les Stones ont été annoncés comme LE plus grand orchestre de Rock du monde. Peu importe que ceci soit vrai ou non, le fait est que les Stones sont un des plus grands groupes de Rock que le monde ait jamais connu et qu'ils vivent, travaillent et jouent tous les aspects — bons et mauvais — que tout le monde, du même jouant au coin de la rue jusqu'à l'adulte anti-Rock le plus conservateur, ont toujours associé à cette musique. Les Stones ont été traités de démoniaques. Ils ont joué de cette couleur. Se sont glorifiés de cette immersion dans le Mal et dans une chanson, "Sympathy for the Devil" ils vont même jusqu'à s'identifier au Diable, symbole occidental de l'horreur et de la destruction.

Quelle est exactement la politique des Stones ? Rien de plus ni de moins que continuer à faire de la bonne musique, utilisant au maximum la tradition du Blues et du Rock, et alimentant cette tradition d'éléments neufs reflétant l'humeur de notre temps. Il est stupéfiant de penser que les Stones existent déjà depuis dix ans. Travaillant à Londres, en 1963 et 1964, dans les arrière-salles et les hangars, ils ont commencé par imiter laborieusement ce que leur révélait leur trésor de disques noirs américains de Rhythm and Blues comprenant : Chuck Berry, Muddy Waters et Bo Diddley. Ils écoutaient ces disques sans fin, les travaillaient et arrivaient à reproduire identiquement les arrangements, erreurs comprises. Ironiquement, depuis, chaque groupe de Rock débutant dans un grenier ou un garage, en Amérique ou en Angleterre, a commencé à apprendre cette musique de la même façon, mais en imitant les disques des Stones. Dès leur début il y avait dans la manière dont les Stones utilisaient ces matériaux un "quelque chose" que l'on re-

connaissait aussitôt. Les Rolling Stones et surtout le lead-singer et joueur d'harmonica Mick Jagger, ont infusé dans ces classiques R'n R une sensualité dure et un tonnerre rythmique qui procura immédiatement au genre une nouvelle intensité. Il y avait au même moment en Angleterre d'innombrables groupes semblables aux Stones, jouant les mêmes airs d'après les mêmes disques, mais les Stones ont immédiatement émergé. Ils ont débuté dans des clubs enfumés de Londres comme le Crawdaddy, mais bientôt les boîtes étaient bourrées, les files d'amateurs débordant dans la rue. A peine Mick Jagger apparaissait sur scène que des filles hurlantes et gesticulantes se précipitaient vers lui. Déjà se manifestait l'hystérie qui devait peu après se répandre dans le monde entier. C'est une scène familière qui continue à se reproduire à tous les concerts sitôt que les Stones apparaissent. Les Stones n'ont pas mis longtemps à obtenir un contrat d'enregistrement et en 1964 ont commencé les premiers hits. Leur premier album est presque entièrement



M. ESTEBAN

constitué de ces vieux blues et Rock-songs qu'ils travaillaient depuis si longtemps. Ce fut rapidement un classique qui, aujourd'hui est toujours autant en demande. C'est une autre surprenante caractéristique de la musique des Stones : elle semble ne pas vieillir. Même les plus grandes et célèbres stars de notre époque peuvent pâlir après quelques années (réfléchissez combien il est dur de réécouter certains disques qui représentaient tellement pour vous, il y a seulement un an ou deux !) Elles deviennent démodées parce que le "sound" qui les remplace s'est servi d'eux au point de les annihiler. Mais pas les Stones ! Ils demeurent branchés, solides, leur impact toujours aussi percutant.

Les Stones n'ont pas immédiatement conquis l'Amérique. Durant les deux premières tournées ils ont joué plus d'une fois dans des salles à moitié vides, ce qui est surprenant quand on se souvient de la foule impressionnante des spectateurs frustrés se battant, lors de leur tournée 1972, pour obtenir un dernier billet. En 1964 il y a même eu certains concerts où on laissait entrer le public gratis ! Mais dès le début, les Stones ont manifesté

cette persévérance féroce face à l'adversité qui les a toujours soutenus. Ils travaillaient sans arrêt, jouant à en craquer les cordes une ville par soir et réalisant à cette époque, au moins trois albums par an. Ils ont eu aussi à résister à ce que l'un de leurs producteurs, Dave Hassinger, appelle "Les sarcasmes sans fin des médiocres du monde entier". Ce qui veut dire que lorsqu'ils ont démarré les Stones étaient beaucoup plus déments que les plus excentriques farfelus que le monde ait jamais connus jusqu'alors. Rappelez-vous : Vous étiez là, au collège à vaguement draguer, attendant que quelque chose se passe et tout d'un coup les Beatles explosent dans un énorme flash d'hystérie musicale.

C'est plutôt le pied, mais il y a un os quand même. Vos parents trouvent les Beatles presque acceptables. Quand ils passent au Hit Parade à la Télé votre mère trouve même que "Paul est plutôt mignon". Et les Beatles portent des costumes assortis. Quand les Stones s'amènent c'est une autre histoire ! Tout le monde pratiquement les hait. Parents, professeurs, clergé, presse, beaucoup de jeunes eux-mêmes. Regardez ces mecs ! Ils sont sales, portent

des trucs déchirés choisis au hasard, leurs cheveux sont beaucoup plus longs que n'importe qui et en plus ils semblent n'avoir aucun respect pour quoi que ce soit ! Leurs chansons sont beaucoup plus concernées par le sexe que celles des Beatles et en plus ils semblent continuellement se flanquer dans des situations scabreuses, instantanément commentées dans les journaux du monde entier.

Dans le Show-business il n'était pas question de se conduire comme cela en 1964. Ou alors en douce... et donc en évitant surtout d'aller raconter aux journalistes tout ce que l'on faisait avec la plus totale franchise et même une certaine fierté. Les Stones étaient des exclus, des hors-la-loi ! C'est leur victoire d'être arrivés malgré tout au sommet. Ce fut jusqu'au bout un dur combat pour être acceptés. Ils ont gagné, car ils ne pouvaient pas perdre : s'ilôt par chaque disque des Stones devenait number one : "It's all over now" "Time is on my side", "The last time/Play with Fire", "Satisfaction".

"I Can't get no satisfaction" C'est celui-là qui a tout déclenché. Jusque-là on pouvait encore douter, mais lorsque "Satisfaction"

est devenu Hit n° 1, l'été 1965, juste un an après la sortie de leur premier disque aux Etats-Unis, le fait était là.

Les Stones n'étaient pas seulement "the real thing" pas seulement un groupe Rock n° 1 solide, durable et sans compromis, ils venaient de créer un hymne qui clairement et agressivement réunissait tout ce que chacun de nous éprouvait à cette époque :

J'essaie, I try  
et j'essaie and I try  
Mais je ne trouve pas But I can't get no  
pas, pas, pas. no, no, no.

C'était ça ! Et c'est toujours le meilleur résumé de la situation. A partir de là, les Stones devenaient une part inaliénable de la scène musicale et nous donnaient la certitude de pouvoir vivre notre culture, qu'on l'aime ou non. Un nombre de jeunes toujours croissant — des millions — les aimait. En fait ils s'accrochaient aux Stones comme les Stones s'accrochaient à eux le long des années, parce que nous savions tous avoir besoin de cette musique. Les Stones ont toujours su choisir un moment et le cristalliser en "réalité", comme le centre transparent d'un cyclone. "Get off my cloud" "Under my Thumb" : si vous avez un gars ou une fille que vous aimez neuf fois sur dix l'un écrase l'autre. Et c'est toujours le vaincu qui paie les pots cassés. Les Stones l'ont toujours su et bien qu'ils nous aient permis de danser des nuits entières sur leur musique, ils n'ont pas cessé de nous parler de nous-mêmes.

Malgré leur immense succès, les Stones ont eu de sérieux problèmes au cours des années suivantes. Quiconque vit aussi intensément et de façon aussi désordonnée finit par avoir des ennuis, aussi libéral que puisse être le système. 1967 fut pour eux une année particulièrement pénible. Plusieurs membres du groupe sont arrêtés pour possession de drogue et jetés en prison. Qu'au même moment la moitié du monde joue avec sa raison et sa santé en faisant joujou avec les hallucinogènes n'entre pas en ligne de compte. Les Stones servent d'exemple. Ils sont jugés, déclarés coupables et condamnés à de la prison ferme. Quand des inconnus auraient certainement bénéficié d'un sursis. Cette période de détention leur est artistiquement profitable. Dès leur sortie, ils enregistrent un single retentissant dans lequel — c'est la période peace and love et flower power — ils expriment avec ironie une affection à double tranchant envers la puissance qui vient de les frapper :

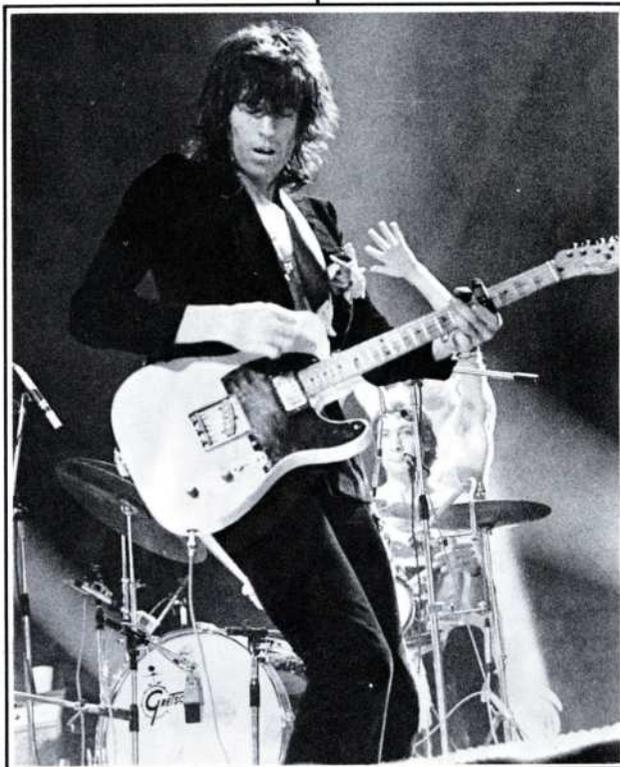
On vous aaaaaime We loooooove you  
bien sûr, bien sûr, Of course we do,  
Mais oui, bien sûr ! Une des choses les plus souvent ignorées — malgré leur constante attirance vers le plus obscur côté de la nature humaine — est que les Stones possèdent une grande sensibilité affective pouvant se déployer dans les fantasmes les plus romantiques.

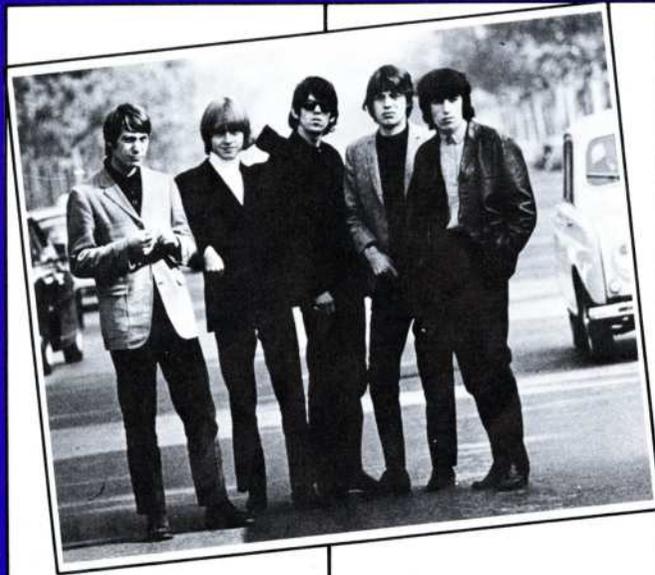


L'album qui suit de peu leur sortie de prison, Their Satanic Majesties' Request, possède un thème mystique proche de cet univers. Il rencontra des échos défavorables, même auprès de ceux qui jusque-là s'étaient révélés comme de fidèles supporters. Mais dans Beggars Banquet qu'ils sortent en 1968 ils commencent à bien définir leur nouveau style. Dans "Sympathy for

the Devil" ils s'identifient à jamais auprès du public avec le Prince des Ténébres. Bien qu'il ne se soit agi que d'une dramatisation, les Stones n'ont jamais réussi vraiment à se débarrasser de ces stigmates sataniques. Il est vrai qu'il n'est pas indispensable qu'ils y arrivent, cela ajoute à leur prestige !

Il se produit peu après quelques incidents étranges et pénibles qui, sans être directement liés à eux contribuent à fournir aux Stones cet aura maléfique dont la noirceur semble, assez perversement, ne pas leur déplaire. L'incident le plus grave s'est produit lors d'un concert gratuit donné au Speedway de Altamont dans le nord de la Californie, à l'apogée de leur tournée des Etats-Unis 1969. Sur le papier, ça avait l'air d'une très bonne idée : les Stones donnent une surbomme gratuite pour leurs fans avant de retourner en Angleterre compter leur fric ! Mais dans la réalité cela fut très différent. Il était à la mode d'utiliser le gang des Hell's Angels du coin pour faire la police de ce genre de concert. Mais ce jour-là les motards étaient particulièrement infernaux. Nombre de spectateurs furent roués de





coups et le comble de l'excitation fut atteint quand un type dégaina un revolver et se mit à courir vers la scène. En quelques secondes ce fut une mêlée terrible... la poussière une fois retombée, on s'aperçut que le gars était mort, poignardé par un Angel. Beaucoup rendent les Stones responsables de cet accident puisqu'il s'agissait de leur concert et que sa préparation était manifestement insuffisante. (Vous connaissez des concerts de Rock dont la préparation ne soit pas manifestement insuffisante ?) Mais c'est surtout par la nature et l'orientation de leur musique qu'ils se sont attiré la colère d'un certain public.

Juste avant le départ de la tournée 1969, les Stones avaient sorti un nouveau disque. Celui-ci appelé : Let it bleed propulsa leur image de marque "diabolique", soigneusement échafaudée, vers de nouvelles hauteurs. Il contenait deux chansons dont l'angoisse éloquent était tellement dans le vent, qu'elle captura l'attention de tous, exactement comme "Satisfaction" quatre ans plus tôt. L'album contenait des succès comme "Gimme Shelter" — concernant une nation de jeunes fuyant désespérément un danger, une peur, qu'ils n'arrivent même pas à comprendre rendant cette menace encore plus pesante — "You can't always get what you want" qui était le revers de la médaille, une note de presque totale résignation. Il s'agissait d'une étrange époque, comme le soulignait les Doors. Mais les Stones capturaient cette étrangeté, ce danger caché d'une manière encore plus terrifiante dans : "Midnight Rambler" où Mick jouait le rôle d'un fou

meurtrier rodant dans la nuit, effrayant, démoniaque, libérant ses propres frustrations en d'incohérents lambeaux de phrases autobiographiques, agitant un couteau dans la verte lumière des rues désertes. Le danger et la violence étaient en 1969 partout en Amérique. Les choses se sont depuis considérablement calmées et il est même difficile de se remémorer la tension qui régnait dans les villes cette année-là. Et les Rolling Stones se devaient, autant par orgueil que par besoin de s'exprimer, de le refléter dans leur musique. Après le coup de couteau de Californie, ils semblent s'être mis en veilleuse, comme pour faire le point de la situation et de leurs responsabilités. En 1970 aucun nouvel album ne paraît. Il reprennent, en Europe et autour du monde, la tournée faite aux Etats-Unis. Mais en 1971 ils sont prêts à nous retomber dessus, plus fascinants que jamais. Ils sortent Sticky Fingers, un disque très controversé. Sa couverture est du roi pop de l'Underground Andy Warhol. Indiscutablement le premier disque à posséder une vraie braguette à fermeture éclair. La musique est toujours aussi puissante, les thèmes toujours aussi sombres, malgré des interludes lyriques comme "Wild Horses". Le ton général de l'album fait penser que les Stones ont l'intention de conserver jusqu'au bout la décadence et la dépravation comme ligne de force de leur inspiration. "Brown Sugar", le Hit single est la douloureuse histoire des marchés d'esclaves à l'époque coloniale en Amérique. "Sister Morphine" le récit de la déchirante agonie d'un drogué, également détaillée dans d'autres mor-

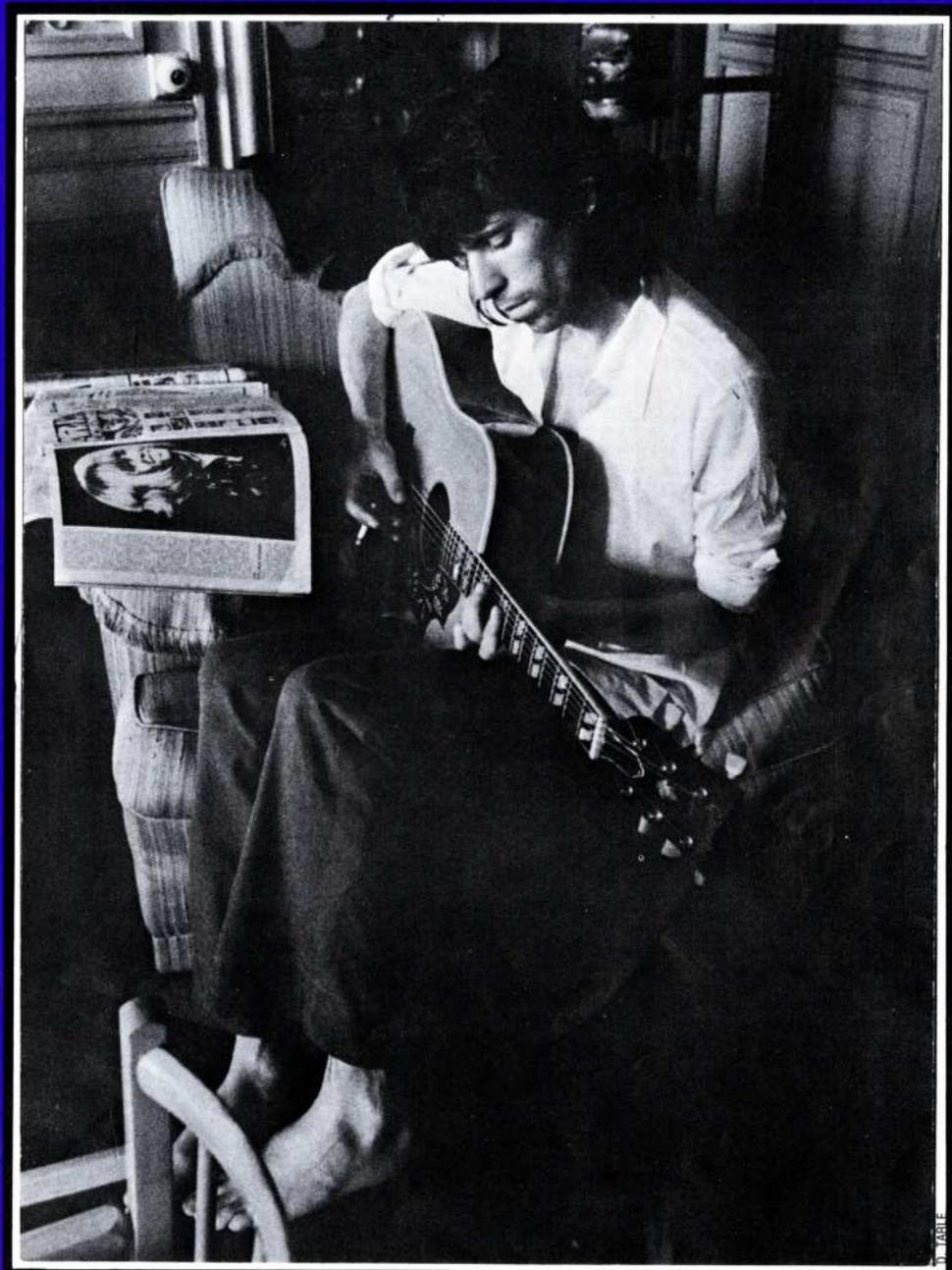
ceaux, le tout baignant dans la décoction habituelle de Blues vieille école et de guitare Chuck Berry. Deux sources de dynamisme inépuisable que les Stones ne négligeront jamais. Le plus envoutant du lot étant peut-être "Moonlight Mile" qui révèle des Stones en balade dans un univers musical entièrement nouveau, musique onirique sur paroles de rêve.

1972 est une année étendard pour les Stones, une année où ils se sont découverts plus populaires et musicalement plus forts que jamais. Tout d'abord ils lancent leur premier album double, ouvrage d'une grande densité musicale appelé : Exile on main street. C'est le plus ambitieux des projets réalisés par les Stones. Provoquant, par l'esprit et par la forme. Beaucoup de critiques se sentent outragés et traîne le disque dans la boue dès sa sortie, le traite d'ordure ou pire encore. Mais à la fin de la même année, ils se joignent aux fans des Stones et aux amateurs du monde entier pour proclamer qu'il s'agit du meilleur album Rock de l'année 1972. C'est probablement le plus déroutant de leurs disques. Des pièces exaltantes pour soirées planantes voisinent avec de grinçants hommages à la nouvelle "disatisfaction". J'entends toujours ces phrases dans la rue. Je veux gueuler, je peux à peine parler...

C'est un disque très humain. Il révèle de nouveaux aspect de la sensibilité des Rolling Stones qu'ils dissimulaient soigneusement jusque-là, ou ne révélaient qu'à de rares occasions. Et tous les doutes que les fans anxieux de jouir de leurs idoles auraient pu conserver furent joyeusement balayés quand ils déferlèrent sur l'Amérique cet été-là comme un typhon, effectuant une des plus énormes tournées qui ait jamais eu lieu, à bord de leur Jet spécial décoré sur les ailes de leur symbole : une bouche géante d'où surgit une énorme langue rouge. Tout était complet partout où ils devaient aller. Ils surpassèrent leur réputation de grands musiciens, aidés par l'adjonction d'un grand ensemble de cuivres et ils demeurent l'événement américain de l'été 1972, année pourtant des élections. Tout prouve qu'ils sont toujours en forme, allant toujours de l'avant et qu'ils pourraient bien être LE plus grand orchestre de Rock'n Roll du monde. (Au moment où nous écrivons ceci, leur nouvel album Goat's Head Soup n'est pas encore sorti, mais tout laisse prévoir qu'il sera encore plus riche et provocant que les précédents.) C'est d'ailleurs pour cela que les Stones sont les Stones. Jamais en baisse, jamais dégonflés, plongeant toujours tête en avant, poussés par le beat comme le sang dans les veines, toujours prêts à admettre leurs erreurs et au prochain tournant à prendre un autre risque énorme. Parce que c'est ça le Rock'n Roll, vieux, et parce que c'est ça les Rolling Stones !

Lester Bangs

Traduit par Paul Vervisch.



# DISCOGRAPHIE



En matière de traditions, l'Angleterre possédait trois principaux tenants : le flegme, la reine et les Beatles. Il se pourrait bien que les Stones soient le quatrième fleuron du vrai charme britannique ! Hé oui ! nos super-héros, urineurs sauvages, méchants tueurs aux gueules patibulaires, Lucifer arrogants et grands manitous du rock'n roll, nos Pierres-qui-roulent, qui, à défaut de mousse amassent de coquettes sommes en dollars, nos Stones ont pris un coup de vieux ! Je n'en veux pour preuve que le scandale de "Black and Blue" : titre ridicule et disque médiocre, teinté d'un sale opportunisme... Les légendes vivantes sont peut-être mortes mais le mythe subsiste. Et si vous n'êtes pas convaincu ; écoutez les disques, lisez les livres et allez voir les films qui suivent...

**ALBUMS (anglais)**  
**"The Rolling Stones"** (Decca LK 4605) avril 64  
 (Version plus longue de "Tell Me" sur le pressage anglais.)  
 Le premier album des Stones. Cela n'a rien d'une révolution. Les Pretty Things, les Beatles, les Kinks ; tout le monde a fait le même premier disque. Mais, d'une qualité irréprochable, "The Rolling Stones" constitue les prémices de ce que deviendront les Stones.

**"The Rolling Stones N° 2"** (Decca LK 4661) janvier 65  
 Une admirable photo de couverture de David Bailey (une autre de cette série fera d'ailleurs la pochette de "Out Of Our Heads" versions française et américaine). Les Stones font honneur à leur image de mauvais garçons. "Grown Up Wrong", "Off The Hook", "What a Shame" autant de constats de révolte et d'angoisse qui faisaient des Stones les bêtes noires des journaux à sensations britanniques. L'urgence du rock dans ce qu'elle a de plus séduisant et de plus hisurte !

**"Out Of Our Heads"** (Decca LK 4733) septembre 65  
 Amoureux. Je suis amoureux de ce disque.

C'est pour moi un des trois plus grands albums des Stones avec "Aftermath" et "Exile on Main Street". Les Stones à l'apogée de leur talent. Une production parfaite. L'accomplissement de leur style. C'est à partir de cet album que ces voyous de Richmond deviennent le plus fabuleux groupe de rock'n roll au monde. Un festin de matous vicieux avant le banquet des mendians.

**"Aftermath"** (Decca SKL 4786) avril 66  
 Beau doublé. Sortir "Aftermath" après "Out..." encore tout chaud voilà une sacrée performance. Les Stones tiennent le bon bout. Et cela m'amène à me poser une question : les Stones sont-ils vraiment des êtres humains ?

**"Big Hits, High Tide and Green Grass"** (Decca TXS 101) novembre 66  
 Une compilation pas trop mal foutue regroupant un certain nombre de titres sortis uniquement en simple, plus d'autres chansons comme "Lady Jane" ou "Little Red Rooster".

**"Between The Buttons"** (Decca SKL 4852) janvier 57  
 Un album de transition et le commencement d'une longue descente aux enfers pour Brian Jones. L'influence néfaste des Beatles se fait sentir. Les Stones en pleine crise d'inspiration fabriquent un disque inégal et imparfait, à cheval sur plusieurs sources d'influence mais la magie opère et cela donne une œuvre bancale presque aussi séduisante de par ses défauts que ses qualités !

**"Flowers"** (Decca SKL 4888) septembre 67  
 Une autre compilation pour faire patienter et masquer leur désarroi. Elle comporte, entre autres, un inédit d'un intérêt tout à fait relatif : "Ride On Baby". Une pochette infâme mais très drôle dix ans après !

**"Their Satanic Majesties Request"** (Decca TKS 103) décembre 67  
 Les Beatles sont passés par là une fois de plus. Le complexe culturel des Stones engendre ce chef-d'œuvre bizarre. C'est une sorte de réponse méprisante au "Sergeant Pepper". Les Stones recherchent une nouvelle identité, se fourvoient dans une entreprise aux allures d'impasse. Mais cette frustration et cette quête sont génératrice d'une violence incontrôlable. Écoutez "2 000Man" ; du heavy metal psychédélique ! Il est temps de réhabiliter "Satanic..."

**"Beggars Banquet"** (Decca SKL 4955) décembre 68  
 Un an pour accoucher de cette perle rare. O.K. c'est un grand album des Stones, mais je trouve qu'on lui a toujours donné

une importance inconsidérée probablement pour oublier le plus vite possible les errements maladroits de "Satanic...". Deux anecdotes pour la petite histoire : la pochette originale proposée par les Stones représentant un mur de chiottes couvert de graffitis fut jugée obscène par Decca et fut refusée. D'autre part "Prodigal Son", signé Jagger-Richard, a été composé en fait par Reverend Gary Davis dans les années vingt ! Il y en a qui ne s'emmerdent pas !

**"Through The Past Darkly"** (Decca SKL 5019) septembre 69  
 Une compilation affublée d'une fabuleuse pochette !

**"Let It Bleed"** (Decca SKL 5025) novembre 69  
 Un morceau de choix celui-là. C'est le véritable aboutissement de la crise traversée par les Stones. Ils ont viré Jones comme un malpropre et engagé un guitariste de génie au visage de poupon : Mick Taylor. Bref, tout va pour le mieux. Jimmy Miller s'affirme comme étant le producteur idéal et nous héritons, nous fans transis d'admiration devant tant de brio et d'élégance, d'une œuvre subtile et racée qui marque le retour des Stones à une période faste. Thank's God gracious !

**"Get Yer Ya Ya's Out"** (Decca SKL 5065) septembre 70  
 Un chef-d'œuvre pur fruit ! Le plus grand album live de tous les temps ! On ne fera jamais mieux, ce n'est même pas la peine d'essayer ! Et pourtant le plus drôle, c'est que je suis sûr qu'ils ont été forcés de le sortir. Voilà l'histoire : après la tournée américaine de 69 un pirate est sorti sous le titre remarquablement choisi de "Liver Than You'll Ever Be". Superbement enregistré, ce pirate est un fabuleux témoin brut qui ne faisait pas l'affaire de Decca. Alors pour couper court aux ventes faramineuses de ce joyau, on s'est empressé de remixer les concerts du Madison, de retravailler certaines parties de guitare, etc., et on a sorti en vitesse ce témoignage moins brut mais plus officiel et plus rentable ! Business is business !

**"Performance"** (Warner Bros K 46075) septembre 70  
 Bande originale du film Performance. Jagger sans les Stones mais avec Ry Cooder chante seulement deux chansons. Autant acheter le simple !

**"Stone Age"** (Decca SKL 5084) mars 71  
 Une compilation crapuleuse sortie par Decca sans l'accord des Stones qui firent une annonce dans la presse à ce sujet. A éviter !

**"Sticky Fingers"** (Rolling Stones Records, COC 59100) novembre 71

avril 71  
 Premier album sur leur propre label. Dégaçé du joug de Decca, ils se permettent une pochette réalisée par le génial Andy Warhol qui aurait fait mourir d'apoplexie le directeur de Decca. INDISPENSABLE !



**"Gimmie Shelter"** (Decca SKL 5101) septembre 71  
 Incorrigible, Decca récidive ! Une autre compilation faite de brics et de brocs... mais quels brics et quels brocs !

**"Brian Jones presents the Pipes of Pan at Joujouka"** (Rolling Stones Records, RS 000) octobre 71

**"Jamming With Edward"** (Rolling Stones Records, COC 39100) décembre 71  
 Du copinage intelligent ! En attendant Keith et Mick Taylor, Jagger, Watts, Wyman, Ry Cooder et Nicky "doigts-de-fée" Hopkins se font plaisir en jammant sur des vieux trucs d'Elmore James et en improvisant. Satisfaits d'eux ils sortent ça pour faire de l'argent de poche à Hopkins. Un beau document !

**"Exile On Main Street"** (Rolling Stones Records, COC 69100 CX 2) mai 72



Leur premier double-album ! ABSOLU-MENT FANTASTIQUE ! La production un

peu fouillée de Jimmy Miller confère aux morceaux une espèce de violence immédiate encore jamais atteinte par les Stones. Aucune faiblesse ne vient entacher ce magnifique délire. En vérité, je vous le dis, ils ont pondu là le double-album du siècle. Quelle aisance ! Quelle majesté !

**"Goat's Head Soup"** (Rolling Stones Records, COC 59101) septembre 73  
 Opportuniste et commercial, cet album tombe à pic et s'encastre dans un créneau de vente très large. La production est léchée, le son propre ; un drôle de contraste avec "Exile". Cela se laisse écouter surtout "Coming Down Again" et "Winter" mais ce n'est pas fondamentalement...

**"It's Only Rock'n Roll"** (Rolling Stones Records, COC 79101) novembre 74  
 Une production aseptisée pour des morceaux dignes de figurer sur "Exile". Là encore les Stones font œuvre de commerçants habiles et c'est vraiment dommage de gâcher de la sorte de fantastiques compositions qui auraient pu être reconnues à leur juste valeur si elles avaient bénéficié d'un peu plus de spontanéité.

**"Metamorphosis"** mai 75  
 Une série de morceaux inédits, jetés pêle-mêle sur le vinyl. Des merveilles et des horreurs.

**"Made in the Shade"** juin 75  
 Une autre compilation très bien faite et une pochette extraordinairement belle !

**"Rock'n Rolling Stones"** Double-album de compilation. Par contre la pochette est immonde !

**"Black And Blue"** (Rolling Stones Records, COC 79104) avril 76  
 Plus d'un an pour en arriver là ! Un vrai scandale : pas un tempo rapide, des complaints molles, de la soul music de bazar, un Reggae raté, une production affligeante de propreté. C'est net et sans bavures et ils osent encore s'appeler les Stones. Pour remédier à cet état de choses, je suggère qu'ils gardent ce nom pour la scène et qu'ils en adoptent un autre pour les disques. Comme ça le client se sentira moins lésé lorsqu'il fera l'emplette de leurs futurs horreurs. Enfin, il ne faut préjuger de rien !

**ALBUMS (américains)**  
**"The Rolling Stones"** (London PS 375) mai 64  
**"12x5"** (London PS 402) octobre 64

**"Rolling Stones Now !"** (London PS 420) février 65  
**"Out Of Our Heads"** (London PS 429) juillet 65  
**"December's Children"** (London PS 451) novembre 65  
**"Big Hits (High Tide, Green Grass)"** (London NPS 1) mars 66  
**"Aftermath"** (London PS 476) juin 66  
**"Got Live If You Want It !"** (London PS 493) novembre 66  
**"Between The Buttons"** (London PS 499) janvier 67  
**"Flowers"** (London PS 509) juin 67  
**"Their Satanic Majesties Request"** (London NPS 2) novembre 67  
**"Beggars Banquet"** (London PS 539) novembre 68  
**"Through The Past Darkly"** (London NPS 3) septembre 69  
**"Let It Bleed"** (London NPS 4) novembre 69  
**"Get Yer Ya Ya's Out"** (London NPS 5) septembre 70  
**"Sticky Fingers"** (Rolling Stones Records, COC 59100) juin 71  
**"Hot Rocks 1964-1971"** (London 2PS 606/7) janvier 72  
**"Brian Jones presents the pipes of pan at Joujouka"** (Rolling Stones Records, RS 000) octobre 71  
**"Jamming With Edward"** (Rolling Stones Records, COC 39100) janvier 72  
**"Exile On Main Street"** (Rolling Stones Records, COC 2-2900) juin 72  
**"It's Only Rock'n Roll"** (Rolling Stones Records, COC 79101) novembre 74  
**"Metamorphoses"** (ABKCO ANA 1) mai 75  
**"Made in the Shade"** juin 75  
**"Black and Blue"** (Rolling Stones Records, 79 104) avril 76

**ALBUMS (français)**  
 Tous ces LPS sont sortis dans une nouvelle série pompeusement dénommée « L'âge d'or des Rolling Stones ». Les pochettes sont immondes et le pressage très aléatoire. En ce qui concerne les premiers disques, les morceaux sont souvent différents des versions américaines et anglaises. Il est préférable de retrouver les disques originaux si vous tenez au pressage français. Je ne vous donne que les disques qui suivent une répartition de titres particulière.  
**"Around and Around"** (Decca 158 012) 1964  
 (Il existe une version allemande avec "Johnny B. Good" qui ne figure pas sur l'édition française)  
**"The Rolling Stones N° 3"** (Decca 158 013) 1965 (réplique du N° 2 anglais)  
**"Out Of Our Heads"** (Decca 158 015) 1965 (réplique de l'édition américaine)  
**"Milestones"** (Decca 258 043) 1971 (compilation)

## LIVRES

"Mick Jagger" par Anthony Scaduto. (Presses de la cité). L'auteur de "Dylan" s'attaque à un autre monstre sacré : le sieur Jagger en personne. Ce livre est un chef-d'œuvre de machiavélisme béat. La réalité et la fiction y sont joyeusement bradées et semblent faire bon ménage dans ce labyrinthe qui nous en dit plus sur la mythomanie de Scaduto que sur Mick lui-même ! (si vous comptez vous l'acheter, procurez-vous dans ce cas l'édition anglaise qui comporte quelques fantastiques photos passées on ne sait où dans l'édition française).

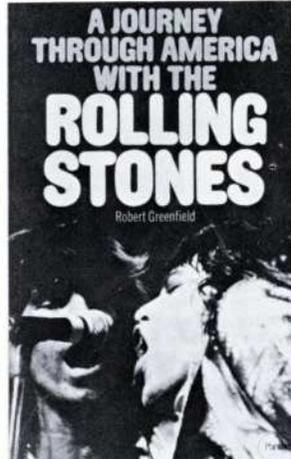


"Mick Jagger" par J. Marks (Abacus). Un grand bouquin absolument indispensable à tous les fans et même aux autres. Agrémenté de fantastiques photos, c'est superbement torché et cela vaut jusqu'au dernier centime !

"The Rolling Stones story" par George Tremlett (Futura). Chouette histoire, cela pourrait presque commencer par "il était une fois...". Un livre réjouissant où l'anecdote est reine. Il y a même à la fin une espèce de fiche signalétique pour chaque Stone à la manière de "Salut les copains" il y a dix ans. Très drôle !

"Rolling Stones : An unauthorized biography in words, photographs and music" par David Dalton (Amsco). Un gros morceau : des articles extraits de différents journaux américains et anglais, des photos grandioses et un songbook pour ceux qui veulent se faire les crocs sur les perles de nos horribles duettistes... Très beau !

"S.T.P. A journey through America with the Rolling Stones" par Robert Greenfield. Quel baroud ! Une tournée entière des Stones aux Etats-Unis racontée et vécue par un journaliste de "Rolling Stone". Robert Greenfield est un reporter talentueux et manie l'anecdote et la réflexion avec un rare brio. Incontestablement ce qu'il y a de mieux dans le genre.



"Les Rolling Stones" par Philippe Constantin (Plaires-Rock genius). Un bouquin habile mais qui se borne à une chronologie des événements agrémentée d'une analyse sommaire. Constantin a dû faire ça dans sa baignoire ce qui ajoute à son mérite !

"The Rolling Stones" par Philippe Bas-Rasbérin (Albin Michel-Rock & Folk). Sérieux et documenté, c'est intéressant pour ceux qui ne lisent pas l'anglais. Pour les autres qu'ils se réfèrent plutôt aux bouquins précités.

"The Rolling Stones discover America" par Michael Lydon (Collector's Edition). Pas très bien fait, ce recueil de textes sur la première tournée des Stones aux Etats-Unis comporte quelques textes intéressants de Michael Lydon mais ils ne sont malheureusement pas tous de lui.

"The Rolling Stones Blue Book" par Jo Bergman (Chase). Une histoire des Stones minutieuse.

"Uptight with the Stones" par Richard Elman (Scribers). Une tournée avec les...

"Our own story, the Rolling Stones, as we told it to Pete Goodman" (Bantam). ?????

"The Stones" Edition pirate des paroles de leurs chansons. Passionnant !

"Stones in the Park" (Joint). Photos du concert de Hyde Park.

"The Rolling Stones" par Patrick Maughan (Pyx). Recueil de jolies photos.

A lire également :  
 "Shooting stars" : magnifiques photos parues dans Rolling Stone.  
 "Spécial pop" : un superbe bouquin récapitulatif incomplet et bourré d'erreurs mais très amusant. (Albin Michel).  
 "British beat" de Chris May et Tim Phillips sur tous les groupes anglais des mid-sixties.  
 "Ode to a flying bird" de Charlie Watts : des dessins dans la lignée de la couverture de "Between the Buttons", mais à propos d'une vieille passion de Charlie : Charlie Parker.

## FILMS

Il y a assez peu de films à propos des Stones. Aussi paradoxal que cela puisse paraître ces monstres de l'arène rock'n rollienne ne sont pas adulés par les cinéastes. Pourtant existe-t-il un témoignage plus parfait et plus complet qu'un film ?

"Gather No Moss" ("The T.A.M.I. show") 1964, un film de Steve Binder produit par Lea Slavin.

Les Stones à leurs débuts dans une courte séquence. Egarés au milieu de Chuck Berry, Jan and Dean, les Suprêmes, James Brown, The Beach Boys et Gerry and the Pacemakers. C'est le premier vrai film de rock. Il annonce les œuvres de stylistes de génie comme les frères Mayles ou Pennebaker.

Les Stones n'ont qu'un petit rôle dans cette immense fresque dédiée au rock, mais quelle pêche...

"Tonight Let's Make Love in London" Un film de Peter Whitehead, 1967.

Du psychédéisme à l'anglaise. Carnaby Street et les vêtements intraduisibles des boutiques londonniennes. Les Stones n'y font que deux courtes apparitions mais n'arrivent tout de même pas à nous faire échapper au mal de tête qui nous guettait dès le début de ce fatras désopilant. Un "Have You Seen Your Mother Baby" plein de punch vu que c'est la version en studio à laquelle on a rajouté des cris. Le play back n'est même pas synchrone, mais cela vaut tout de même le coup de voir Brian se marrer comme une outre tandis que vingt petites filles leur sautent à la gorge. Irrésistible.

"Charlie Is My Darling" Film de Peter Whitehead, 1967. Une longue interview de Charlie Watts : sa vie, ses amours, etc, entrecoupée de quelques morceaux des Stones. Drôle pour les fans...

"Rock'n Roll Circus" Film réalisé par la BBC à l'instigation des Stones, 1968. Delirium et travaita, les Stones ont invité tous leurs petits copains : les Who, Black Sabbath, Jethro Tull, Eric Clapton, etc. pour une immense partie rock'n roll. On a même droit à une super session avec Keith Richard à la basse, Clapton soliste, Lennon rythmique et Mitch Mitchell aux drums. Il démarre un "Yer Blues" fulgurant. Jagger est l'exécuteur des hautes œuvres drapé dans une large cape et arborant un haut-de-forme dantesque.



Superbe film qui, en fait, était le grandiose avant-projet d'une tournée sous la forme d'une randonnée de cirque. Il restera malheureusement à jamais invisible pour de sombres histoires de droits. Cela, c'est le revers de la médaille de nos héros. (Il existe un pirate relautant sur une face l'épopée du "Rock'n Roll Circus", mais cela ne donne qu'une faible idée de la dimension d'un tel événement.)

"Superstars" Film de Peter Clifton, 1968. Plusieurs morceaux des Stones à différentes époques dont un "Jumpin' Jack Flash" extraordinaire. On peut également voir Jimi Hendrix et le père Burdon ainsi que beaucoup d'autres. Dependant la qualité du film est vraiment très faible.

"One + One" Film de Jean-Luc Godard, 1968. Un monument de cinéma et de musique. Godard s'est fait le témoin discret et l'interprète habile, presque le confident des Stones. Il a su, avec une acuité inouïe, retranscrire l'atmosphère pénible et pesante



d'une recherche répétitive, de la lente élaboration d'un morceau : "Sympathy For The Devil". Dans un film placé sous le signe du diable, il ne pouvait non plus manquer de nous montrer le visage décomposé de Brian Jones gratouillant vainement une guitare dans un coin du studio, en quête d'une inutile inspiration...

"Voices" Un film de Richard Mordaunt, 1968.

Un film bizarre. Il s'agit d'un documentaire sur "One + One" réalisé pendant le tournage du film de Godard. Le travail de Mordaunt a plus une valeur expérimentale qu'un réel intérêt musical ou psychologique. On voit en fait Godard beaucoup plus que les Stones. Cela dit, habilement fait ce film revêt un intérêt tout particulier : celui de nous donner encore plus l'impression faussée d'avoir pénétré très avant dans l'intimité des Stones.

"5 + 1" 1970.

Moitié Stones, moitié Johnny Halliday. Johnny au Palais des Sports et les Stones à Hyde Park. La partie Stones n'est pas très bien réalisée, mais on peut se laisser tenter par Halliday. (Ce film existe également sous le titre : "The Stones in the Park" consacré exclusivement aux Stones. Cette version est améliorée, surtout mieux montée que la portion congrue figurant dans "5 + 1".)

"Performance" Film de Nick Roeg et Donald Cammell, 1969.

James Fox : un gangster de pierre envergue aux labiales impressionnantes, Jagger : un diva terrée dans le sous-sol bizarre d'une immeuble londonien, vieille star déchue il vit avec deux femmes : Anita Pallenberg et Michèle Breton un drôle de petit bout de femme engarçoné. La rencontre de ces personnages ; deux mondes qui s'ignorent et qui d'emblée s'affrontent

est le thème de ce film survolté. Un parallélisme un peu naïf nous fait mesurer le fossé qui sépare les protagonistes de ce drame étrange et banal ravivé par la performance d'acteur de James Fox et Jagger et la mise éclairée des deux réalisateurs. A la fois subtil et lourd ce film ne raconte rien, ne démontre rien et laisse seulement entrevoir un combat de titans malgré l'inertie de l'action même aux moments les plus forts de la bataille. Inracontable il faut aller voir James Fox (qui venait juste de faire une admirable composition dans le film de Penn "La poursuite impitoyable") et surtout Jagger dans un numéro d'acteur de grande classe.

"Ned Kelly" Film de Tony Richardson, 1969.

Un western coup-de-poing. En Australie en plein dix-neuvième siècle les colons britanniques oppriment les immigrants irlandais socialement et économiquement. Ned Kelly après avoir tenté de préserver la paix se soulève contre l'Anglais à la suite de l'incarcération d'un de ses frères sans aucun motif. Et puis c'est la guérilla pénible et sale, et la mort de Ned.

Jagger confirme une fois de plus ses talents d'acteur et Tony Richardson qu'il est un sacré réalisateur.

"Gimmie Shelter" Film de Albert et David Maysles et Charlotte Zwerin, 1970.

Le plus grand film jamais réalisé sur le Rock, ses mécanismes, ses rouages, son impact et son public. Les Stones sont au meilleur de leur forme et rien ne nous est épargné depuis les discussions quasi crapuleuses des avocats jusqu'au scandale d'Altamont qui est, avec les concerts du Madison, le point le plus fort du film. Même les Stones ne sont pas épargnés dans cette formidable fresque d'une tournée.

L'autodrome d'Altamont recouvert de monde. Un public peureux et claquant des dents de froid, en proie à une intense agonie collective. Et les Stones débordés, tentant vainement de contrôler une situation dramatique dont ils sont responsables. Jagger pleure de rage, de peur, de désespoir. Keith n'entend rien et continue d'assener aux gens éperdus d'horreur, dans la confusion la plus totale la rythmique d'acier de "Sympathy for The Devil". Puis ils s'échappent comme des voleurs, la peur au ventre. Et ironiquement on entend "Gimmie Shelter". Un film apocalyptique...

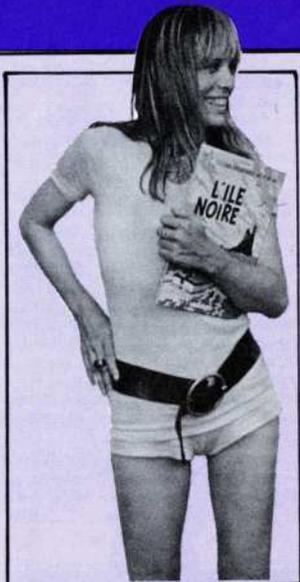
"Ladies and Gentlemen... The Rolling Stones", 1974.

Un témoignage brut de l'incroyable potentiel des Stones. Mais c'est tellement mal foutu que cela reste un document d'un piètre intérêt. Cela dit il y a des prises de vues époustouflantes...

Pierre Benain



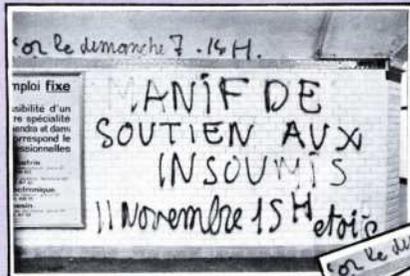
ANITA, KEITH ET LES GOSSES A LA 1<sup>re</sup> DE GIMME SHELTER FESTIVAL DE CANNES



ANITA



BILL WYMAN



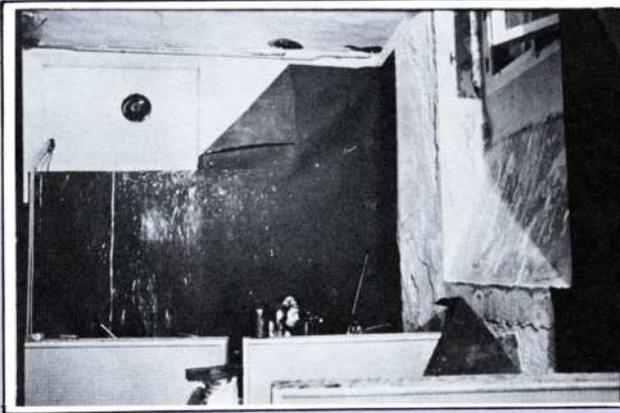
Keith

D. TABLE

ANITA SUR LES GENOUX DE KEITH LORS DE L'IMITATION DE MICK JAGGER PAR DONALD CAMEL AUTEUR DE PERFORMANCE



D. TABLE



D. TABLE



D. TABLE



MICK TAYLOR, KEITH ET MARLON VILLA TOLSTOI

D. TABLE

D. TABLE

D. TABLE

D. TABLE



C. GASSIAN

# JAGGER BACKSTAGE

by Lisa Robinson

Il me semble avoir vu Mick Jagger à un tas de concerts cette saison où il a toujours été d'un extraordinaire bonne humeur, bavard, cordial et détendu. Son séjour à l'hôtel Gotham a été plus long que prévu. Cherchant d'abord à louer une maison à Montauk pour l'été, Mick est finalement — because business — resté en ville, figulant son disque jusqu'en automne. Il est devenu un habitué du Reno Sweeney, où passe régulièrement la divine Geneviève Waite et, comme toujours, le moindre de ses déplacements a été signalé par la presse. Mais, en dehors de ses Jet-set activités, Jagger fut pour moi une vraie révélation.

Notre première rencontre eut lieu à l'Oyster Bar de l'Hôtel Plaza, le soir du concert d'Eric Clapton au Madison Square Garden. On attendait on ne sait trop quoi dans ce bar orné de boiseries. C'est le genre petites tables et maître d'hôtel courtois vous faisant asseoir. Si... on attendait le guitariste George Terry, et aussi Eric et Yvonne, et Anni l'vil et Bill et Robert et Legs, et des amis de Legs... et d'autres amis de Legs... et les chauffeurs des limousines. Nous étions donc là, à bavarder et boire tranquillement avec Peter Rudge, Richard et Marilyn Cole, quand soudain entre Mick Jagger... Grands dieux ! il fait à peine majeur... et peu importe ce qu'elle dit, je maintiens qu'il ressemble énormément à Carly Simon !

Donc, Son Eminence s'assied et s'en envoie quelques-uns avec Stiggy et Eric, tout ça très détendu. Chronique mode : Eric portait un costume crème avec une chemise chocolat, Jagger tout en blanc, un charmant costume marin avec élastique à la taille, pantalon blanc et une énorme montre de pêche sous-marine. Nous attendons toujours George Terry, et aussi Peter Rudge, Jagger et moi parlons de choses et d'autres. "Comment va mon frère ?" Mick voulait savoir, n'est-ce pas charmant ?

Je lui raconte que la semaine où Chris est passé au Bottom Line on n'avait jamais vu autant de groupies réunies pour chahuter. Ses yeux s'éclaircissent : "Oh, ma mère se fait tellement de souci pour lui !" Il poursuit en réussissant une parfaite imitation de la voix et de l'accent de sa mère, enchaînant instantanément sur une imitation tout aussi experte de "Radar love" à la grande joie de Rudge. Imitation époustouflante avec roulement de batterie, ligne de basse et accent hollandais. Tout le monde commence à être un peu émêché. Je demande innocemment : "Vous avez l'intention de paraître en scène ? — Pour quoi faire, chanter ? Merde ! Je l'ai fait avec les Yardbirds au Marquee Club... ça m'a suffit !"

Nous commençons à devenir assez bruyants et le maître d'hôtel, toujours courtoisement, vient nous prier de glisser vers le fond. Rudge, Michael et moi nous dirigeons vers le coin d'un sofa. Jagger, toujours préoccupé par son Chris. "Est-ce qu'il joue ce soir ? On pourrait pas l'appe-

ler ? Dieu, ma mère s'inquiète tellement : "Il part là-bas tout seul et moi, je ne sais rien... Oh ! je n'aime pas ça... Pooovvre enfant." Et puis "Nilsson ? Nilsson ?"... Excusez-moi, mais à partir de là, ça devient un peu incohérent !

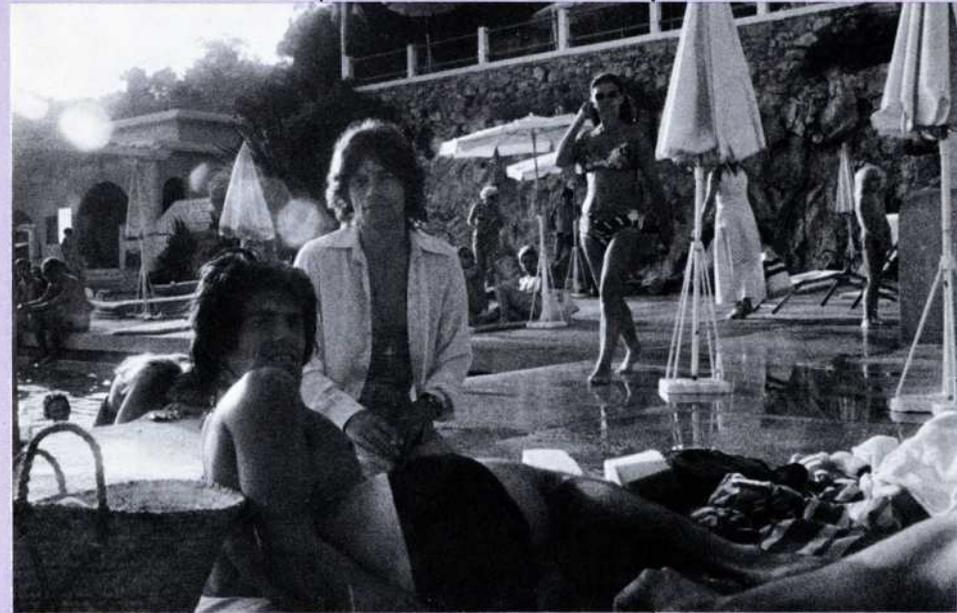
... "Quel âge ont-ils de toute façon ces Golden Earrings ?, demande Jagger. "Voyons, répond Rudge, tout le monde sait qu'ils ont commencé à onze ans !" Nous échangeons des coups d'œil avertis ! Nous sommes plus ou moins appuyés contre le vivier à langoustes et, à nouveau, on vient nous demander de parler moins fort. Vous vous rendez compte !... "On tient compagnie aux pauvres crustacés qui s'attendent d'une minute à l'autre à passer à la casserole !" répond Rudge. Et on enchaîne, parlant toujours du frère. La façon dont il devrait bouger, ce qu'il porte ("Il ne se maquille quand même pas ?" demande Mick inquiet). Je dis qu'on devrait se tirer, qu'Ahmet nous attend au Garden, et nous nous propulsons vers les limousines. On parle encore d'une certaine star du rock devant laquelle pour rien au monde Jagger ne se montrerait en tenue, de peur que ses trouvailles ne soient copiées, et nous voilà partis.

Il y avait quelque chose de bizarre au Garden ce soir-là. Peut-être parce que dans les coulisses tout le monde attendait une espèce de Supersession qui ne se matérialisa jamais ! (Townsend qui aurait dû passer était retenu sur le plateau de "Tommy"

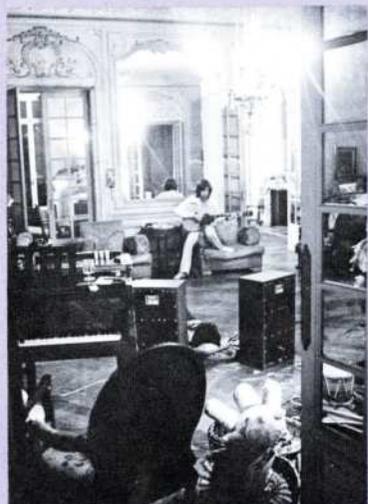


à Londres et l'ambiance était étrange. Il y avait toutes sortes de gens dans les coulisses, beaucoup trop, Eric démarra et joua bien, le meilleur genre de musique qu'on peut espérer entendre dans ce genre d'auberge. Jagger observait en chantonnant, appuyé à un amplificateur mais invisible de la salle. Ahmet Ertegun et Robert Stigwood à côté de lui, mais eux, ne chantant pas (sauf quand Ahmet a repris avec à propos "Moi, je vis du blues power"). Comme je

prenais frénétiquement des notes, Jagger se tourne vers moi : "La voilà qui démarre : Il portait un ensemble blanc...". Non chéri, ça c'est déjà noté ! Quelques mois plus tard... Stevie Wonder est seul dans sa loge au Nassau Coliseum. Il joue en sourdine sur son piano électrique Fender Rhodes tandis qu'un photographe fait sa gymnastique autour de lui, cherchant ses angles. "Encore deux ou trois mec, O.K. ? Stevie sourit. "Il faut que je



KEITH ET MICK AU CAP FERRAT  
PHOTO PAR MARLON RICHARD (1 AN)



prépare ma musique... je veux quand même savoir ce que je vais jouer." Des types de Motown commencent à arriver. Il y a Carl Griffin, dans un ensemble vert dynamique (il dirige Jobete Music à New York), Chris Jones, le meilleur assistant de Stevie, Ira Turcker, le bras droit de Stevie depuis plusieurs années, Reggie Wiggins, anciennement des Jackson Five, à présent Tour manager pour Stevie et Abe Hoch, un des nouveaux spécialistes "enregistrement" engagé pour dynamiser les disques Motown.

Stevie passe dans une autre pièce pour être un peu plus tranquille mais bientôt les gens commencent à se glisser à côté pour le voir. On passe des drinks et arrive une stupéfiante gerbe d'orchidées blanches envoyée par Mick. "Hé... Mick qui ?" Stevie rigole. Ce n'est que quelques minutes plus tard que Mick en personne débarque dans la loge, accompagné de John Phillips et Anni Ivi. "Geneviève n'a pas pu, dit John. On a passé la nuit à boire du Pernod et insulter tous les gens qu'on voyait !" John porte un blouson de base-ball "Old Records" en satin rouge et noir et Jagger une veste de bûcheron canadien jaune et noir, une chemise jaune, jeans jaunes en velours côtelé et des mocassins blancs. Oh ! l'oublie une casquette de golf blanche qui va devenir une grande favorite cette saison. Voilà pour l'élégance.

On blague sur la dernière fois où on a blagué ensemble. On discute longuement sur ce qui a, et ce qui n'a pas été imprimé dans la presse anglaise concernant son frère, sur Bowie, l'insolence avec laquelle Mick refuse de lire quoi que ce soit dans les journaux : "Keith lit pour moi, il lit tout." "Je lui dis : "Alors quoi tu ne fais pas confiance aux journalistes anglais" ricane Mick. Je ne suis pas seulement une journaliste anglaise. Ça ne fait rien, je ne fais pas confiance aux femmes non plus ! Rires. Insensiblement une femme s'approche de notre groupe. Drôle de fille, habillée simplement, robe bleu foncé, collier de corail au cou. Elle veut absolument être présentée à Mick et à ses copains de Stevie se dévoue.

Elle sourit à Mick avec extase et demande : "Est-ce que vous méditez ?". Oh ! Jagger répond poliment : "Humm, oui. Mais sans intentions spirituelles, juste pour me reposer. — Oooh, roucoule la fille, le repos profond... c'est très bien !" Comme elle continue un moment sur le sujet, Mick me flanque un coup de coude et au moment où elle est sur le point d'aborder le chapitre de la M.T. (et si vous ne savez pas qu'il s'agit de la méditation transcendantale vous êtes un minable), Mick fait son grand numéro pour arriver à se décoller. J'ai l'impression qu'il l'a longuement mis au point. Plus tard, je lui demande s'il pratique vraiment la méditation. Il répond impassible : "Seulement quand j'ai pris de l'Acide !" "Une Il parle un peu de son nouveau L.P. "Une

des faces était trop longue, vingt-cinq minutes. On aurait pu le faire entrer je crois. Ils ont dit qu'il y aurait des distorsions. J'en sais rien... Je voulais le figurer à L.-A. parce qu'il y a tant de facilités là-bas, mais quelque chose a foiré dans les partitions... on n'a pas pu. Il a fallu tout renvoyer à Londres. Il y a eu plusieurs va-et-vient finalement et c'est pour ça que ça a été si long !"

On parle un peu du show de Bowie. Mick fait une splendide imitation de Rudolf Nouryev : "Quand arrive la limousine ?" et "Combien de temps on doit rester assis ici ?" puis il me fait la grimace croyant que je veux le pousser à dire du mal de Bowie. Je lui dit qu'il n'en est pas question. Mick rit, "Je ne dirai jamais du mal de lui, même s'il ne sait pas chanter... ha... je plaisante !"

Je me hasarde : "Enfin, il a bien réussi "Knock on wood", et ces chaussons de danse qu'il t'a arrachés sont vraiment adorables. Mick lève les yeux au ciel. Oooh, le monde entier m'a parlé de ces chaussons de danse ! J'ajoute. Ce n'est quand même que du mime. Oh, mais j'aime ça !" Puis nous parlons du Madison Square Garden, combien c'est dur. Mick me confie : "La première fois où je suis allé au Garden dans le public, c'était pour Bowie. Le son était dégueulasse. Je réponds. C'était meilleur pour les Stones. C'est un meilleur chanteur, murmure Phillips. Non, dit Jager, j'ai vraiment chanté dans des tas d'endroits, mais comme le Garden, j'ai jamais vu ça. Les gens se promènent partout pendant le show, c'est vraiment bizarre !"

Tout à coup, je remarque un diamant dans la bouche de Mick, enchâssé dans une dent. Je crie : "Oh ! qu'est-ce que c'est ?" Il murmure : "J'ai fait ça en 1972, c'est vieux !" et refuse à partir de ce moment même de sourire. Je lui dit : "Fais gaffe, tout le monde va en vouloir un."

Et ça a continué. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était pour Eric Clapton à Nassau et "Madame" l'accompagnait. Bianca débarquait d'Angleterre. Mick, avec son ami et photographe Peter Beard, était allé la chercher à l'aéroport avec bébé Jade et la nurse, puis la smala était directement venue au Coliseum pour ne pas manquer la tournée-retour d'Eric le C. C'était plutôt la cohue dans la coulisse, Mick et Bianca étaient serrés l'un contre l'autre et de temps en temps Monsieur J. se penchait en chuchotant des renseignements du genre : "Il y a cinq personnes en scène, trois hommes et deux femmes. Ils sont dans un projé rouge." Vers la fin de "Willie and the Hand Jive" qui commençait à joliment s'étirer, Mick se penche vers moi en rigolant pour me chuchoter : "Quand je pense qu'il trouvait ce morceau déjà trop long !" Machiavel... ! S'arrangeant une fois de plus pour se glisser dans une des histoires-qu'il-ne-lit-jamais !

Traduit par Paul Vervisch

## L'HOMME-SINGE RENTRE CHEZ LUI POUR S'ENVOYER UN VERRE DE COGNAC AVEC SES COPAINS BIANCA ET BOY. LA-DESSUS, IL SE TAPERA PEUT-ETRE UNE PIZZA ITALIENNE FROIDE. Ook, ook.

Par Patti SMITH

Souviens-toi, ça se passait en 1965. Papa braillait devant la télé : « Nom de Dieu de nom de Dieu ! ». Je volai en haut des escaliers soufflant à cent à l'heure. Veuves noires... méchantes... mocassins d'eau... serpent rouge long comme une lance d'incendie... notre maison était construite sur un marécage sans fin. Un petit garçon était mort à Pâques. Il avait disparu dans les boues mouvantes et le lendemain il flottait comme un savon ivoire. Maman m'avait forcée à assister à la veillée mortuaire. Il faisait une chaleur d'enfer cet après-midi-là. Moustiques et vapeur montaient des marais. C'était l'heure du feuilleté mondial. Les femmes étaient assises autour du cerceau, tous les hommes autour de la télé. Ça me ramène à Papa. J'arrivai en haletant. J'avais peur à en être idiote. Y'avait Papa collé à l'écran de télé jurant à s'en faire péter la cervelle. Un groupe de rock'n roll passait à l'émission d'Ed Sullivan. Papa bavait comme un chien. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Je perdis le contact avec lui très vite. Ce groupe était d'une violence meurtrière. J'étais sur des charbons ardents. Le guitariste avait la gueule pleine de boutons. Le blond qui s'agenouillait avait les yeux cernés de noir. Y'en avait un qu'avait les cheveux gras, un autre qui s'en foutait et le chanteur qui se montrait sous le masque de sa peau. C'était pas un rigolo. Je passais son pantalon aux rayons X. C'était de la belle viande. Et une salope. Cinq mecs blancs plus sexy qu'un nègre. Leurs nerfs étaient électrifiés et ils bandaient leur troisième jambe. En six minutes et cinq images lubriques j'avais mon premier orgasme dans mes petites culottes vierges.

Ce fut mon premier contact avec les Stones. Ils chantaient « Time is on my side ». Mon cerveau se gela. Je ne pensais plus qu'entre mes jambes. La secousse. Plus de lumière. Ils étaient partis et moi, je me retrouvais dans le vide, accrochée à une falaise, comme en train de me branler sans jour.

Papa avait coupé la télé, mais c'était trop tard. Ils m'avaient eue. J'étais rouge comme de la gelée de groseilles. C'était pas de la musique pour filials à sa maman. Alchimique, voilà ce que c'était. Je ne comprenais rien à la recette mais je marchais dans la combine. L'amour aveugle pour

mon père fut la première chose que je sacrifiai à Mick Jagger.

Le temps a passé. J'ai sacrifié tout ce que je n'avais pas, jusqu'à la dernière brebis. Les Stones sont attachés à toutes les libérations sexuelles de ma tardive adolescence. Pour les enfants américains, paumés, les Stones ont été leur délivrance sexuelle. Une fille pouvait sentir la puissance, une femme la gloire, un type pouvait assumer sa féminité sans se faire traiter de pédé. La masculinité ne s'évaluait plus sur un terrain de football.

Les Stones ne m'ont jamais fait penser à des pédés. Maquillage, dentelles, ils passent à travers quand même. Ils savent comment tomber une femme. Ils m'ont rendue fière d'être femelle, d'être l'autre moitié du mâle ; ils ont éveillé en moi à la fois un désir félin de puissance et l'envie d'être dominée.

L'album Aftermath fut le grand truc. Deux femmes face à face, m'emmerdez pas ! le chanteur méprise sa femme ; c'est le chef et j'aime ça. Ensuite il la traite comme une reine. Elle devient son obsession. « Going home » ! Quelle chanson ! violente à couper le souffle ! se la payer à fond, ne jouir qu'à la dernière seconde. A l'abri. Ça vous enveloppe comme une carlingue d'avion. La musique des Stones est une musique bandante.

Ils ont canalisé les rivières chaudes de l'énergie. A 78 tours, ils ont montré le chemin à tous les gosses blancs en rupture de ban. Qui pouvait aller au-delà de l'âme éblouie par le soleil de Jan et Dean ? Souviens-toi du show T.A.M.I. Leslie Gore était une mère. Gerry et les Pacemakers avaient des gestes de paralytiques. Et la merveilleuse précision de majorette style Motown. Amen ! la grâce rédemptrice du T.A.M.I. était nègre jusqu'au moment irremplaçable où les Stones arrivèrent. Sur écran argenté ils étaient plus grands qu'un lit. Ma tête tourna. J'avais la minette humide. Mes petites culottes étaient mouillées et les Rolling Stones rachetèrent l'homme blanc à jamais.

Pas étonnant que le Dieu chrétien ait interdit la représentation par l'image. Jaloux ! le salaud ! il avait dû prévoir le cinéma en noir et blanc. Qui peut ignorer le pouvoir qu'à l'image ? vraie ou pas la ma-

gie passe. Si vous l'aviez, car, eux, ils l'avaient.

Je les ai vus en concert, en 1966, au cœur d'un mois de février sous le givre. Frank Stefanko était passé me prendre avec sa dépanneuse. On avait traversé South Phillie en brûlant tous les feux rouges. C'était mon premier concert blanc. A l'époque les nègres dansaient au plafond. Mais là, ce fut différent. Ces gueulards tout blonds cherchaient plus qu'une soirée à meubler.

Mick déchira sa chemise à fleurs et dansa le fandango. Satisfaction. Le tambourin sur la tête il se pavana comme un étalon. Une vierge tomba de sa chaise et se cassa une jambe. C'était plus la télé. C'était du vrai. J'étais dans l'action. J'étais prête à défoncer le visage de pierre de Bill Wyman, pierre angulaire des Stones. Inébranlable comme Stonehenge, comme les pyramides. N'importe quel mec un peu dur sur les bords s'en prenait à lui, il n'était sur scène que pour prendre les crachats de Mick sur la gueule. Puis, l'enfer... des mouchoirs pliés comme des fleurs... un million de filles explosant mon spleen... Ô, Baude-laire... J'attrapai la cheville de Brian comme si j'étais en train de me noyer. Ça me parut durer des heures. J'en avais marre. Je regardais en l'air. Je bâillais. Bill Wyman craqua. Brian ricana. J'eus peur. Je mis les voiles en courant comme l'enfant de chœur qui sait pas quoi inventer pour regarder dans le calice sacré. Une fois tout fini, qu'est-ce qui allait se passer ? J'avais oublié mon chapeau. J'étais trempée jusqu'aux os, la sueur glacée roulait sur mon visage.

Et puis, l'acide, les amphés. Ce fut à ce moment-là que je me fixai sur Brian. Il m'obsédait. Centrée sur lui comme un objectif malsain. Brian entre quoi ! regarde cette couverture, regarde-le ! Il s'offre, froid comme la glace. Sa peau poudreuse... ses yeux ombrés. Un rougeur albino. Maudit. Je les ai vus jouer Ruby Tuesday à la télé. Mick était le meilleur. Le prince. Moulé dans une chemise miroitante, les cheveux à la garçonne. Il fit là ses débuts de danseur. Brian était accroupi. Une poussière translucide le recouvrait. Mr. Amanda Jones.

Et on partait sans pouvoir s'arrêter. L'éclat nerveux des Rolling Stones nous transportait. Ils habitaient chacun de nos gestes.

Souviens-toi. Nous avions coupé nos cheveux comme ceux de notre Stone préféré. Quel est le blond qui ne s'est pas coiffé comme Brian ? Moi, j'ai étudié environ quarante gros plans de Keith Richards pour trouver ma coiffure. On se baladait avec des foulards longs comme le jour, des pantalons à rayures, des chiffons élégants. Tout ce qui était stone. On devenait ceux qu'on imitait. Façonnés à leur image, nos mouvements étaient plus amples. Nos pas, nos gambages. Oui. Les Stones donnaient le ton, tout chez eux était cool, ils étaient nègres, des maquereaux de seconde zone. Ils étaient cool jusqu'à leur ombre. Autant inspirés qu'un danseur étoile choisissant ses pointes. Leur truc c'était la chaussure de danse blanche, à talon bas, en cuir satiné. Cette godasse, elle était sur la pochette de High Tide and Green Grass. Une chaussure conçue pour le confort et l'agilité sur scène. Cette chaussure blanche encore efficace et brillante aux pieds de Mick. Le mec-qui-danse-si-merveilleusement-avec-ses-chaussures-qui-scintillent.

Vers 1967 ils avaient aboli le mot culpabilité de notre langage. Lets Spend the Night together fut le grand tube. Quand on est dans cette chanson on ne peut plus se sentir coupable. L'album The Flowers était fait pour les solitaires et les amants exclusivement. On y trouva de quoi assouvir nos lubies décadentes, et, vers 1967, mes lubies avaient déjà pris le meilleur de moi-même.

Au grenier je me laissais un peu couler. Quand j'étais petite je nouais des chiffons autour de ma tête. J'avais peur que mon âme ne s'envole la nuit. Peur que mon souffle vital ne me fausse compagnie sans bruit comme un ventriloque. J'évitais alors les drogues et me lançais à corps perdu dans la danse.

Je n'ai jamais considéré la musique des Stones comme une musique-droque. Eux-mêmes ils étaient drogue. Ils ont commencé là où Martha et les Vandellas s'étaient arrêtés. Une musique comme une vague de chaleur faite pour danser. Avec le génie du diable ils réussirent à faire vibrer l'accord fondamental comme le rythme de la batterie de Charlie. Primitif. Autant qu'un Occidental puisse le supporter. Trouver le rythme et danser toute la nuit, plonger dans Gimme Shelter à fond. Ça a toujours été facile de se laisser aller avec les Stones parce qu'ils sont tellement cool qu'ils en valent le coup.

Beaucoup de shoots dans leurs corps douloureux. Leur tête aussi était shootée. Souviens-toi de We Love You. Le rythme était caché. On était loin de l'Occident mais quand ça te prenait, t'étais shooté pour de bon. Intoxicant, érotique, éclatant ! Comme The Satanic Majesty, une musique qui cherchait vraiment. Allume la lumière et fais marcher tes méninges. Puis, Beggars Banquet a suivi. La véritable déprime. Le corps et l'esprit. Ils se sont voués à la cocaïne, à la recherche de la lumière inté-

rieure. Vitesse et ralenti. Le parfait ouvrage de la neige. Des résultats alchimiques. Les Stones t'offrent tout ça si tu ne peux pas te l'offrir. Sticky Fingers. Exile on Main Street. Plante-toi dans les haut-parleurs et défonce-toi.

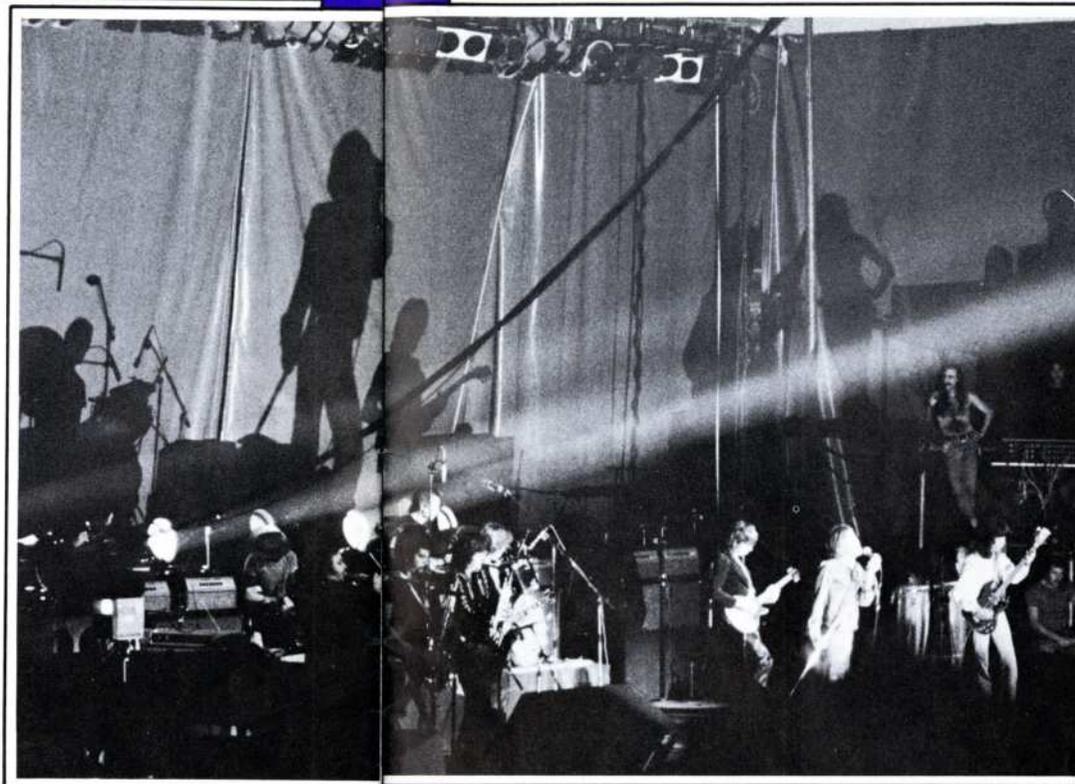
Mais en 1969, la cocaïne ça n'était pas encore la drogue nationale. Le mouvement hippie fanait ses fleurs et aucune tempête à l'horizon. Moi, j'avais déconnecté. Il fallait que je m'en sorte. J'entassais mes disques des Stones dans un sac Tarantula-Bob Dylan. Et je me cassais à Paris. Là, j'étais anonyme. H.S. les Américains y étaient aussi rares que le radium. Je m'associais avec un cracheur de feu qui s'appelait Adrilias. Il portait un crochet à la place du bras et avait une façon de faire avec les femmes... Un visage sculpté et aussi neutre que celui de Charlie Watts. Son manteau était dans le pur style guerre civile. C'est lui qui m'a appris à allumer une cigarette les jours de grand vent et l'art et la manière de faucher les portefeuilles joulus des gros Américains. Il se mettait torse nu, le feu jaillissait et la foule se mettait à gueuler. Alors je piquais tout ce que je pouvais. Jingle jangle. Piquer le larfeuille d'un mec qu'avait une sale gueule de vieux con.

Les choses changèrent. Un cracheur de feu a besoin de bouger. Je restais à Paris à la recherche d'Américains pleins aux as. Peu après ça, les journaux en parlèrent : Brian quittait les Stones. Un choc. Je lisais sans arrêt les mêmes canards. Comme pour y découvrir quelque chose d'invisible entre les lignes. J'étais persuadée que c'était pas tout. Puis One Plus One de Godard sorti. C'était un film sur les Stones. J'y allai, espérant y trouver la clé du problème : j'ai détesté ce film. Mick était mis à nu. Violé. Il avait l'air d'un con. Je suis une vraie Américaine et je n'aime pas que l'on brise mes idoles, alors je restais avec mes œillères et me fixais sur Brian. Il était humain et n'avait rien d'un surhomme, plutôt transparent. L'âme blessée et vulnérable des Stones.

J'essayais de l'atteindre. Je composai ce chant :  
Brian, Brian  
Je ne pleure pas  
J'essaye seulement  
De te toucher.

Mon ode à moi. Contact difficile. Finir par s'embrouiller, s'attendrir et mettre en garde un étranger divin. Un faible. Le cracheur de feu refit son apparition. On se retira dans une ville qui s'appelait « la fontaine des vœux ». J'essayais de mettre mon obsession en veilleuse. Je murais. La contrainte de la rupture, je la trouvais dans Lizzie Borden. Je respirais mieux. Oublier Brian. Je ne connais même pas. Sé détendre, creuser un trou et chier dedans comme un chat. Et Voltaire.

J'ai cuvé tout ça comme une cuite. Des escargots sur les murs. Des poulets albinos et un gros chien noir qui courait autour



de la baraque. Une nuit de paix. Et je m'endormais profondément. Exorcisée. Alors que le sommeil m'avait enveloppée, je rêvais la mort rêvée de Brian. La quatrième nuit j'aurais aimé être morte. Mon corps se couvrit de boutons, une éruption de pustules inconnues. Je ne pouvais plus respirer. Je fis tomber une casserole d'eau bouillante sur mes jambes. Ma peau se cloqua comme celle d'une méduse. Il s'était noyé dans ses larmes ; soupa à la tortue. Il avait enflé d'avoir avalé trop d'eau de pluie. Il s'était étranglé dans ses dentelles victoriennes.

Mick se voilait la face. Keith pleurait comme un guerrier.

Nuit après nuit, ne m'arrêter que lorsque mes yeux me brûlaient comme mes jambes.

On était le 2 juillet. Le docteur pensait que j'étais frappée. Il me donna de la morphine, m'insuffla des rêves doux.

La nuit s'étendit comme un nuage, une hypnose. J'entendais le bourdonnement



des abeilles. Dans le jardin une femme blonde préparait un mélange de pollen et de miel. Keith tordait son bras. Il avait une érection de cuir. Mick se contorsionnait. Un rituel étourdissant. Le pollen me faisait suffoquer. J'étais étendue dans l'herbe et je dégueulais. La rosée rafraîchissait ma jambe brûlante. Quelqu'un me prit par le poignet, le meurtrissant. J'étais sauvée. J'étouffais dans mon vomis. J'avais une bouffée d'oxygène et me retournai. Brian me tenait toujours. Je voulais lui parler mais je fus arrêtée par la dentelle de sa manche. Je suivais des yeux la ligne délicate de la broderie jusqu'à ce qu'elle envahisse complètement mon champ de vision. Comme la dentelle de la reine Anne. C'était le matin, tout était éblouissant. Le 3 juillet. Le soir, le monde entier savait que Brian Jones était mort.

Je retournai en Amérique et me jetai sur le lit de mon père. J'étais devenue très vieille. Il était reparti vers la lumière et je tenais entre mes doigts des cheveux d'enfant.

Brian avait plusieurs longueurs d'avance sur les autres. Il était allé rechercher les vraies origines africaines et avait injecté un sang nouveau dans les hits des Stones. Mais il était trop tôt. Horoscope malheureux. L'imagination et la réalisation ne vivaient pas la même heure.

Mais Brian était pressé, vivre une vision était devenu son démon. Bientôt il mettrait sa pine dans le cul des pépées. Enfoncer des épingle dans la tête des innocents. Déchiré entre l'énergie du mal et le pur esprit. Mauvaise graine et un spleen doré. Les Stones évoluaient vers la fusion mortelle de l'ineffable et la danse brûlante de la vie, mais ils n'évoluaient pas assez vite pour Brian. Tellement lentement qu'il se brisa net, en deux.

La mort par l'eau. A peine plus loin que le cœur de l'Éthiopie. S'élevant jusqu'aux cimes originelles. Par-delà le bien et le mal. Il y a des cheveux blonds qui s'enchevêtrent dans le souffle des Stones. Brian a eu le dernier rire.

Et les sacrifices continuent jusqu'à l'ultime moment. La perfection, le miracle d'Altamont. La mort du nègre vert citron. Pas surprenant. Le moment le plus privilégié et le plus achevé : comparer sa danse de la mort avec les mouvements frénétiques de Mick, sa magie spasmodique... mécanique funeste.

Donner à l'histoire une chance. Saint Meredit. Son image dans du cuivre pur s'élevant au-dessus de l'aurature, notre christ du Brésil.

Souviens-toi d'Altamont, notre Rome, des bébés roses, plus rien ne coule, plus personne, donne-moi, donne-moi un instant exclusif dans l'action, une séquence, un morceau, le garder en soi comme un objet précieux. Pas d'action collective.

Et Mick qui n'était plus ce prêtre étincelant. Un joli marin livré à des athlètes lâches et pédés, tous se jetant dans l'anarchie. Ils

déracinèrent le vieux mythe de Mick, tuèrent la poule aux œufs d'or qui ne pondait pas assez vite, brutalisèrent le faiseur d'enchantelements, lui retirèrent sa dent en diamant.

Tout ça, c'était parfait, enfin non, seulement jusqu'à cet éclat argenté, ce couteau silencieux, la peau qui se crève. Lavé dans le sang des brebis, n'importe quel misérable en ressort propre et innocent, comme au sortir d'une fontaine de jeunesse.

Ça c'est le côté western, le côté rock'n'roll. Dans ma première école de danse Jo Jo la Rose s'était fait descendre à coups de couteau. Personne n'éleva de monument à Jo Jo la Rose, personne n'avait accusé qui que ce soit non plus.

Accuser Jagger ? de quoi ? d'avoir joué sans avoir été touché par la grâce ? l'alchimie ne marchait plus. Le musicien et son auditoire doivent être aussi intimes que le tueur et sa victime, comme dans Performance. Il faut être deux pour communiquer. Contact. Comprendre pour le sentir. Brian en avait rêvé. Mick a échoué.

Mais il s'est racheté. Un jour il l'a fait sans effet de style. Un jeudi soir. Le 25 juillet 1972, au Madison Square Garden, un spectacle précieux qui valait le coup d'être vu. Le Pape n'a plus besoin de bénir mes illuminations, j'ai trouvé mon chemin.

Née pour être, née pour être moi. Un ticket gratuit. Qu'est-ce que je vais porter ? l'habit de Keith Richards ? un os dans une oreille ? noon. Laisser tomber le clinquant, s'habiller façon je-ne-suis-pas-du-genre nostalgique-qui-s'attendrit-sur-le-temps-passé. Simplettement les lunettes noires qu'il faut, ajuster et allumer une Kool, attraper un taxi au vol, dépenser mes derniers ronds pour être cool, caresser ma bouteille de Jack Daniels. J'y suis, solitaire.

Mon siège émerge comme une proue de bateau, surplombe le parterre... vue sur la scène à gauche. Personne devant moi, rien d'autre que la rampe et le vide. Premières loges. Ce jeudi-là ce fut la nuit où on a pris le large. Les stars du Rock travaillaient selon les lois qu'ils se sont faites. Deux représentations par journée, un labeur inhumain. Sans appartenance d'aucune sorte, sans nanas, seulement les fans. Tout le monde un étranger. Bien ! Je pourrai jouer la comédie du type cool et de l'étranger moi aussi. J'étais assise là comme une merde incognito, puis mon estomac commença à faire des trucs bizarres. Régulariser mon souffle, être une caméra qui respire, un œil qui a faim.

Mon œil se mit à suivre les flots de la lumière. Stevie Wonder jouait. Drôle d'avorton. Il marchait son territoire, reniflant partout, encore plus soupçonnable qu'un chat. Il ne chantait pas, il haleétait. Et cette venue fascinante le long de son cou ! Motown bougeait. Un chemin bien tracé sans aucun vocal. Il se marrait. Il ne s'en foutait pas tout à fait. Il était formidable,

tapait sur la batterie. Sans jamais se gerrer. Il faisait tout. Comme dit Judith : « J'aimerais pas être le batteur de Stevie Wonder, ça revient à diriger Orson Welles pendant le tournage d'un film. » Un musicien fait pour être vu. Stevie chauffe. 20 000 yeux te regardent. Ton regard est intérieur, quand tu chantes tu ne fais que ça. L'éclat du dedans.

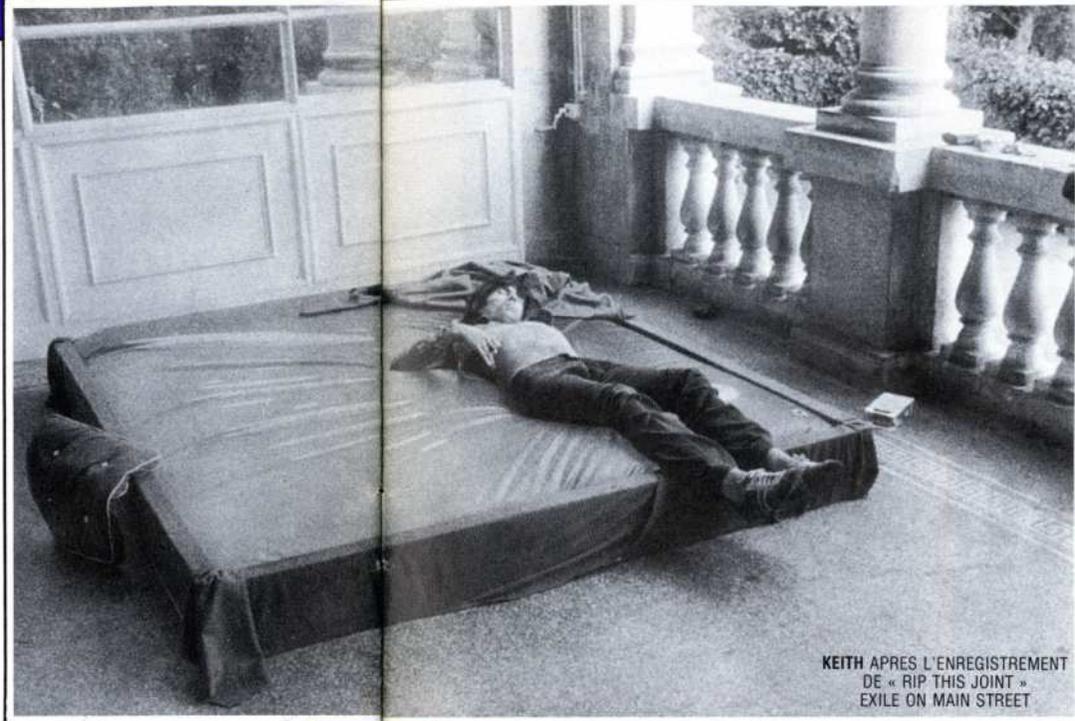
Ça m'attristait de le voir partir. En fait, panique, c'était trop rapide. Les accessoires bougeaient comme des aimants, déblayant la scène. De l'espace pour danser, pour respirer. Les lumières s'éteignirent et la foule se leva. Quelqu'un posa un gâteau d'anniversaire sur un projo, le premier signe du rituel. Tu fais quoi, toi, le jour de ton anniversaire ?

Puis il y eut un bruit sec. Je ne suis pas du genre à me mettre à gueuler, je le jure. Même sur les montagnes russes quand on dirait que ça s'effondre, je retiens mon souffle, je refuse de me laisser aller, c'est une simple question d'orgueil. Mais là j'ai craqué. Sanglots. Ils étaient là, en quatre dimensions. Tombai à genoux. Pouvais plus rien voir. Mon cerveau s'était cassé comme un œuf, un liquide doré avait jailli sur la scène. Mick se baignait dedans. Keith se mouillait les pieds. Je me calmai rapidement. Ils n'avaient pas encore fini de jouer Brown Sugar et j'avais déjà aussi froid qu'un serpent. Sur le plan physique le concert était fini pour moi.

Le reste ne fut plus qu'une émotion cérébrale comme de regarder une cérémonie antique. Donnez-moi l'eau sacrée, pétrifiez mon rire ouvert. Mon cerveau est ouvert comme un réceptacle, pas simplement une image. J'avais honte. Ce n'étaient pas des hommes. Charlie, c'était le roi de la batterie. Bill en velours rouge, sa basse vers le haut, une dignité classique. Mick Taylor complétant le triangle. Echalas.

Mick et Keith tissaient le fil de leur magie autour d'eux. Keith, un petit garçon saoul savait bouger. Scintillement fin et frêle. Je me fous de ce qu'on peut dire, le vrai Rolling Stone c'est lui, il en a le brillant, la guitare basse, noire, comme une voiture décapotable, comme l'hôtel des cœurs brisés. On lui avait piqué celle en plexiglass. Voler, voler, voler ! Je me sens revivre quand je vole. Keith volait Charlie. Mick volait la foule. C'était bandant de voir que leur beauté s'était évanouie. Gelée. Mick semblait le plus atteint. Ça m'a secouée. L'entendre parler. Comme si on y était pour quelque chose.

Sa bouche qui bavait, son buste squelettique. Ce n'était plus ce garçon à la peau douce, ses mamelons n'étaient plus durs, il n'était plus droit et rigide, le guerrier devenu pédé. Le Mayan qui se meurt, des infections sur ses doigts. Il était sappé comme un arlequin à peine fini, encore humide. Sur son costume blanc y avait des trous ou peut-être bien des faux diamants, satin pailleté sur le ventre, recouvert de cuir d'aviateur, sentimental. Le cuir fut vite en-



KEITH APRES L'ENREGISTREMENT DE « RIP THIS JOINT » EXILE ON MAIN STREET

levé. C'était trop pour lui, il n'avait jamais levé son bras aussi haut. Comme un mime, il tordit sa silhouette fragile. Singe inconsistant. Encore plus inconsistant que ça, eau, pissé.

Mick diable chien. Il était sur le point de s'effondrer. Pas l'évanouissement pour les pots de la commère, l'évanouissement qui se transcende dans la lumière. C'était la nuit du grand voyage, la nuit où il réussit à le faire, la nuit où il fit ce qu'il n'avait jamais osé faire. Il y avait trop de fric dans l'affaire. Les autres concerts étaient des attractions fabuleusement rodées et finies. Mick crachait de l'or, des pellicules de quarante carats. L'éclat de tous ces concerts archiprémédités ne faisaient que temporairement illusion. Celui-là était différent et, c'est ce que je dirai toujours, le concert le plus authentique, le moins parsemé d'étoiles, l'accident magique, l'aboutissement d'un projet de dix ans. Mick, le sais-tu, tu l'as fait !

La rédemption n'est pas une chose facile, Ringo. Mick avait besoin d'aide et nous le savions. Il a essayé de parler, il a bredouillé des bribes d'une poésie enivrée :

Vous êtes très chaleureux chaleureux chaleureux

Ici à New York New York New York  
Épuisé épuisé. Bang bang bang  
Ça créa un malaise. Y'en a qui lancèrent

des pommes pourries. Keith les balaya. Mafia magique. Il mit sa vie devant Mick. Les Stones entourés par un champ magique qui les protégeait mieux qu'une muraille. Nous ne pouvions tolérer qu'un autre dieu humain ne s'écroule. On en manque. La foule lui communiqua son énergie, par vagues, friction invisible, une injection collective de force et de désir. Il s'ex-cusa : « Je suis un peu enrôlé ». Wooooo ! La foule lui donna ce qu'elle avait. Fièvre d'offrir un peu de sa voix à Mick Jagger. Alors il souffla plus qu'il ne chanta Love in Vain, au ralenti, comme un homme sous morphine. Tourbillonnaient en dehors du temps. Tellement sentimental avec ce genre de croyance en la mort que donne la cocaïne. S'il perdait le rythme il en inventait un autre, le vrai langage du rite, pas éloigné mais dans l'instant, bel oiseau, bel éclat. Pendant Midnight Rambler il y alla fort. Des impulsions frénétiques. Boîte secrète et sombre. N'importe quoi pour le garder. Personne n'osa se jeter sur la scène, ça aurait pu tout court-circuiter. La mort de Saint Frankenstein. C'était plus un combat pour une survie qu'un concert de rock. Complètement protégé par les Rolling Stones, en retour, il les sublima. Leur singe cosmique, leur danseuse-fleur. Il n'était plus ce coq orgueilleux le pénis triomphant, il était comme un cygne battant des ailes ; un fantôme sacré.

Pas sans sacrifices. Il perdait son contrôle. Il présenta le groupe. Un grand silence devant Keith, bruit de mort. Allait-il présenter Brian Jones ? Saisir cet instant, le glacer, je n'ai pas de vidéo Masley pour repasser ça. Que disait-il ? Le silence était doré. Le lion s'était-il noyé sous l'eau ? Avait-il avalé un poisson rouge ? Brian en train de nager dans la foule. Je regardais en bas. Ils étaient en train de se mettre d'accord, Jagger s'excusant, incohérent, radotant, la chaleur, l'alcool. J'étais sous le choc. Mon cœur s'était arrêté de s'arrêter. Ecoute bien, l'artiste a un rôle donné, le millionnaire masqué, un homme riche et de goût. En une nuit il perd tout, il lève le voile et se révèle aux yeux du monde, il sort de sa propre chorégraphie. Mick l'a fait. Il s'était mis à tourbillonner sans s'arrêter. A tourner autour de la scène, le magicien sénile, l'identité avec sa chimie vraie et originelle. Pas purement mais comme un enfant, pas drogué, d'un cristal pur, il avait sacrifié son image, il avait été si loin qu'il ne pouvait plus avoir tort ou raison au-delà de tout jugement. La scène était un miroir immense, le truc de l'alchimiste amateur, afin que les Stones et Mick et la foule ne fassent qu'un. Un rayon X à double sens. Les Stones avaient volé tout le monde et maintenant ils rendaient tout. Il y avait ce qu'on avait été et ce qu'on était devenus, le seul reflet qui avait

survécu de la révolution des années soixante. Ils jouaient mieux que dans leurs disques, ça ne leur arrivait pas souvent, pas un faux mouvement, pas parfait non plus.

Le concert se terminait. Mick avait passé le test, prouvé qu'il était un dieu humain, il vit que la lumière de la mort n'était pas loin. Il en était devenu fou. Il avait failli craquer et captiva la salle entière.

Les éclats des dernières minutes. Mick montra une forme olympique. C'était celui qui baptisait les foules, de l'eau, de l'eau partout ! sur le crâne, sur le visage, bénéfique comme un crachat. Il étreignit le saxophoniste, balança sa tête comme un noyé, le visage éclairé par une grâce naïve. Le ciel se précipitait vers la pleine lune. Il souffla les bougies. Les lumières se rallumèrent. Enfin nous étions révélés à nous-mêmes, l'art du spectacle fixé à jamais. Rien de vivant ne peut exister sans le public.

Nous nous sommes levés sans honte. C'était aussi notre spectacle. Avons salué Jumping Jack Flash. Notre sauveur est un nagi blanc. Jésus... Hitler... Dylan... Jagger... Tout donner à l'artiste total, au martyr millionnaire. Plus de lumière. Brian Jones c'était fini. Je courus à la maison, pour la première fois, entièrement satisfaite. J'étais à la maison avant minuit comme une Cendrillon exemplaire. Quelqu'un de complètement inconnu m'arrêta :

T'as déjà vu un concert pareil ? Seulement dans ma tête.

J'ai noué un chiffon autour de ma tête. Mon cerveau huilé, un puits de pétrole texan, la chaleur tropicale me rendait malade. Je me suis endormie profondément et j'ai rêvé ce rêve :

Mick Jagger s'allongea. Je m'allongeai. Nous nous sommes endormis et nous avons rêvé le même rêve, respiré le même air dans un cercle qui s'agrandissait, englobait la pièce, la maison, l'univers. Et j'ai rêvé ce rêve.

J'ai volé la peau de genette de mon amant endormi. Avec ma nouvelle queue j'encule toutes les blondes de la terre. Et j'ai rêvé ce rêve.

Malade de logique blanche, je suis dans les montagnes russes, de plus en plus hautes, dans les nuages, le plongeon. Ma bouche comme un O blanc. Tout explose. Lumière pure. Formes ondulantes se contractant dans un prisme qui s'élargit comme un pigeon blanc, attendant que quelqu'un sorte de quelque part. Brian Jones entre, très formel, très conscient, il explique son cerveau, et ses circonvolutions et un halo. Je ne peux pas m'en empêcher, je pleure. Comment ça va ? ça c'est bien passé ? Il sourit. Il s'en va et dit : « j'ai la situation en main ».

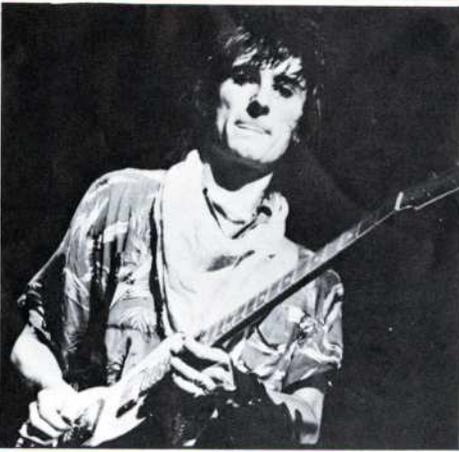
« Dans la vie il n'y a pas de plus grand bonheur que de renaitre après avoir été déchiré en lambeaux ». Vox Populi.



L. MERCIER



L. MERCIER



M. ESTEBAN



L. MERCIER

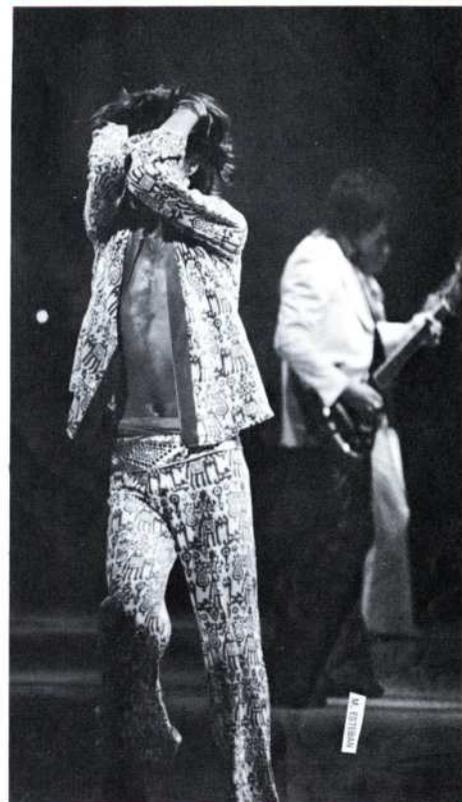
# EXHIBITION

**ROLLING STONES :**  
**BRUXELLES**  
**6 MAI 76**

Les Rolling Stones face au public : Une vieille histoire aujourd'hui qui tient plutôt du rendez-vous d'affaires que du coup de sang. Il n'est plus de machiavélisme, ni de magie-hystérie mais d'un marivaudage. Les Stones flottent intouchables et superficiels telle une plante grasse. Leur désinvolture fait figure de désespoir ou l'inverse. Ils se vulgarisent à tort ou à raison, se pavant à l'oriental, silencieux mausolées, et le public de contempler ? Image de marque se parodiant la parodie, etc.

Black and Blue fait figure d'une piètre armoire à pharmacie de Discofucker. Ils en jouent quelques extraits sur scène accompagnés de l'inévitable Billy Preston au clavier pédestre.

Jagger en Geicha lubrique se trémoussille au nez et à la « barbe » du tout gala de suffisance. Les Rolling Stones transfer enfin.



L. MERCIER



M. ESTEBAN

# RAMONES



**LEUR PREMIER  
ALBUM**